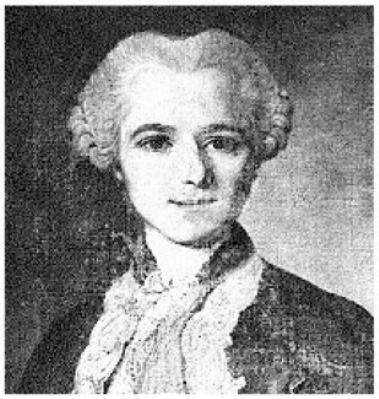
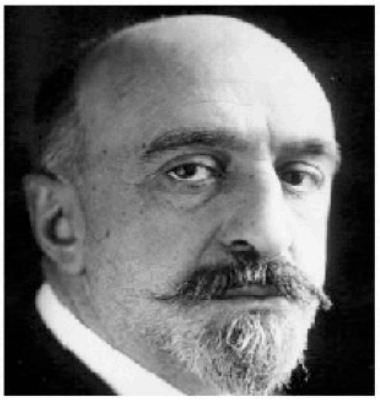
Deux siècles et demi d'amitié France-Islande





L'ambassade de France à Reykjavik
2014

PRÉFACE

Au cours des siècles, la mer fut le chemin le plus rapide entre les terres, et en même temps une corne d'abondance, comblant nos aïeux de ses bienfaits. La longue amitié entre la France et l'Islande se forgea dans les eaux profondes de ce vaste Océan Atlantique. Au large de l'Islande, les morues nageaient en grand nombre. Cela donnait l'occasion de subvenir aux besoins de la France catholique, qui faisait maigre le vendredi. Il fallait qu'il y ait du poisson sur les marchés ce jour-là, et pas seulement pour le citoyen ordinaire, car les régiments français avec tous leurs hommes devaient être nourris, en temps de guerre et de paix. L'état français en avait la responsabilité.

C'est pourquoi il en allait de l'intérêt national de la France que des milliers de marins prennent la mer chaque année « pour aller aux pêches d'Islande », comme le chanta naguère Botrel dans La Paimpolaise. Cela dura près de deux siècles, jusqu'à l'avènement des gros chalutiers qui marqua la fin de l'aventure de la pêche à la voile dans le grand Nord. Les « pêcheurs d'Islande » étaient normands, flamands et surtout bretons. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été fascinée par leur épopée. Mon grand-père, pasteur dans le Patreksfjörður au nord-ouest de l'Islande, me conta mainte histoire sur ces Français qui arrivaient sur leurs goélettes et, dès qu'ils eurent touché terre, se précipitaient sur les versants verdoyants du fjord pour y cueillir des feuilles de pissenlit, affamés de verdure après leur long séjour en mer et en proie aux afflictions tels que le scorbut. Les gens de ma famille évoquaient avec humour le langage curieux au moyen duquel Français et autochtones communiquaient, une sorte de charabia par lequel les oreilles islandaises imitaient tant bien que mal ce qu'elles entendaient dire par les pêcheurs étrangers : « Vúle-vú mussjö Bú, ön morísó sem marsjer ú po Larebjarg ? » (Voulez-vous, Monsieur Bou, un mouton roux qui est en pâturage sur le Látrabjarg ?). Ou encore, la répartie réjouissante : « gaddara fö drinja dass, san barbi ga.. ». On attend encore de savoir ce qu'elle pouvait bien signifier.

Il va de soi qu'une vraie amitié naquit de toutes ces relations, sincère mais aussi endeuillée par la perte de vies humaines. Naviguer les eaux islandaises était dangereux, quelle que fût la saison. Nos deux peuples ont vécu dans leur chair les périls auxquels la mer les a soumis.

Les Islandais connaissaient bien les dangers de leurs côtes, des courants et de la houle. Ils n'hésitaient jamais à fournir aide et secours aux marins en difficulté. Les tempêtes ont fait s'échouer de nombreuses goélettes sur les plages et récifs. Les récits de sauvetage de matelots français par des paysans islandais sont innombrables. Ils étaient solidaires devant la dure réalité de la mer, aussi généreuse que meurtrière.

Je trouve admirable que l'Ambassadeur de France en Islande de 2011 à 2014, Monsieur Marc Bouteiller, ait entrepris de faire le récit des relations – de tout temps chaleureuses – entre nos deux pays. Il en a découvert de nouveaux aspects et il en rend compte avec talent.

Les Islandais apprécient ce témoignage d'amitié.

Vigdis Finnbogadottir
Présidente d'Islande 1980-1996

AVANT PROPOS

Au moment de quitter mes fonctions dans ce pays, j'ai jugé utile d'analyser la relation franco-islandaise dans ce qu'elle avait de plus fondamental, ancien et structurant : son histoire.

Le point de départ posait question : fallai-il remonter au Moyen-Age, aux échanges entre abbayes* en France en Islande, et à la venue à Paris de l'érudit Saemundur Sigfusson ? Ou fallait-il partir de l'histoire des pêcheurs français en Islande, les Islandais comme on les appelait à Paimpol et à Gravelines ?
Nous avons finalement retenu une position intermédiaire : celle de l'éveil de l'intérêt de la France et des Français pour l'Islande, au moment du siècle des Lumières, et de la "première expédition scientifique en Islande" (1767 et 1768), celle de Kerguelen qui publia le récit de son voyage - fort bien documenté (notamment grâce aux relations amicales qu'il avait nouées avec Eggert Olafsson) - en 1771.

Depuis cette date, l'attention portée par la France à l'Islande ne s'est jamais démentie : les recherches approfondies menées par Paul Gaimard - l'ami de Jonas Hallgrimsson - et son équipe (dont le peintre, dessinateur et graveur Mayer, dont on trouve encore aujourd'hui les reproductions dans les boutiques de souvenirs d'Islande), les livres de Pierre Loti et de Jules Verne, les nombreux voyages du Commandant Charcot (de 1901 à 1936, année de sa mort tragique avec la quasi-totalité de son équipage au large d'Alftanes) ont créé des liens forts, densifiés par l'âge d'or de la "grande pêche en Islande", où pendant près d'un siècle, jusqu'à 5000 pêcheurs français sont venus chaque année en mer d'Islande.

Ce sont bien sûr ces derniers qui ont forgé toute la spécificité de la relation entre la France et l'Islande, faite de respect mutuel (le sort miséreux des pêcheurs français n'avait souvent rien à envier à celui des paysans islandais), d'échanges (le troc s'est développé naturellement, de même que les échanges linguistiques et... humains) et de solidarité, à l'image des trois hôpitaux construits par la France en Islande au début du XXème siècle, les premiers du pays et qui étaient ouverts aux Islandais.

Cette relation forte a été construite par des personnalités emblématiques, comme celles déjà citées et auxquelles il faudrait rajouter des "icônes" comme la présidente Fru Vigdis, qui a beaucoup fait pour la place du francais et la francophilie en Islande. Elle est aussi l'oeuvre de bon nombre d'anonymes, auxquels ces quelques pages rendent hommage : le premier consul

---

* A propos des relations des clercs français et islandais au moyen-âge on se rappelle ce que racontent *Histoires d'évêque*s sur l'évêque Jon Ogmundsson (1053-1121), le premier exemple d'enseignement de chant en Islande: *Le saint évêque Jón enseigna à maints hommes et il s'adjoignit d'un bon maître pour enseigner la grammaire. Et à un Français, un clerc bien savant du nom de Rikini, son chapelain, il ordonna d'enseigner le chant et la versification. Rikini était un bon clerc, et il composait et versifiait, et si habile était-il qu'il connaissait par cœur tous les chants des douze mois, les laudes et les vêpres, avec les tons précis et les accents des mots et c'est pourquoi maints enfants de bonnes gens quémandèrent ces deux maîtres, les uns pour apprendre le latin, les autres pour le chant, ou les deux. Le prêtre Rikini les a tous acceptés et aimés comme ses propres fils. On put voir ici dans tous les bâtiments de l'évêché une grande industrie et une cérémonie: d'aucuns lisaient les saintes écritures, certains écrivaient, certains chantaient, certains apprenaient, certains enseignaient, et quand le signe pour la messe fût donné, tous se hâtèrent de sortir de leur cabinet pour se rendre à l'église. À l'exorde de la messe, une harmonieuse consonance retentit dans le chœur et les doux sons des voix se firent entendre.*

de France en Islande (un des tout premiers représentants officiels nommés en Islande en 1862, plus de 80 ans avant l'indépendance du pays), M. Randrup, les prêtres de l'Eglise catholique venus apporter leur soutien aux pêcheurs français, ou les nombreux artistes et autres acteurs des mondes culturel et scientifique qui n'ont cessé d'échanger au cours de toutes ces années.
Car l'intérêt de la France pour l'Islande - et réciproquement - ne s'est jamais démenti en deux siècles et demi. Ce n'est pas hasard que l'Alliance française a décidé de s'implanter très tôt (en 1911 !) à Reykjavik, ni que l'Université d'Islande, dès sa création, a enseigné le français avant même l'anglais !

Et parler d'"amitié" n'est ni une formule diplomatique, ni usurpé. Les relations entre la France et l'Islande ont toujours été exemptes de tout contentieux. Au moment de la crise financière et de l'affaire Icesave fin 2008, la France (notamment Christine Lagarde, ministre de l'Economie et des Finances, en tant que présidente de l'Ecofin à Bruxelles, et Dominique Strauss-Kahn comme directeur général du FMI) a fait tout ce qui était en son pouvoir pour surmonter les réticences de certains pays européens, et favoriser l'accès de l'Islande à des financements d'urgence.

Aujourd'hui, l'Islande attire plus que jamais en France : l'intérêt pour ses artistes (Asgeir Trausti a ainsi fait la couverture du magazine branché les Inrocks il y a quelques semaines), ses auteurs (Arnaldur Indridasson, par exemple, réalise ses meilleures ventes en France, où il a écoulé plus de 2 millions d'exemplaires), et ses paysages (le nombre de touristes français a pratiquement double en 4 ans pour dépasser les 50 000 en 2014) en sont des preuves quotidiennes évidentes.

Mais c'est aussi au plan politique que le dialogue s'est développé entre les deux pays, notamment depuis la visite officielle du président Grimsson en France fin février-début mars 2013. Pas moins de 5 ministres islandais se sont rendus en France au cours de ces tout derniers mois, avec des rendez-vous particulièrement prometteurs, comme celui de la ministre de l'industrie et de l'innovation avec Ségolène Royal (initiant une coopération dans le domaine de la géothermie), ou celui du ministre de l'éducation et de la culture avec son homologue en charge de la francophonie (qui a lancé le dictionnaire en ligne islandais-français avec les instituts Vigdis et Magnusson).

Cette tendance est appelée à se poursuivre et à se diversifier : une délégation d'une dizaine de personnes (scientifiques, fonctionnaires, ONG et hommes d'affaires) viendra, par exemple, en Islande fin octobre 2014 à l'occasion de la conférence de la conférence Arctic Circle pour témoigner de l'expertise française et de l'intérêt de notre pays pour l'Arctique. A la suite du jumelage entre la première université française au classement de Shanghai (l'Université Pierre et Marie Curie) et l'Université d'Akureyri (UNAK) en 2013, un nouvel accord de partenariat sera signé entre l'UNAK et le Muséum national d'hisoire naturelle. Ainsi se trouvent prolongée et amplifiée l'oeuvre de Kerguelen, du prince Jérôme Napoléon, de Blosseville, Gaimard, Charcot et Paul-Emile Victor, qui avaient tous trouvé en l'Islande la porte d'entrée vers l'Arctique, en particulier le Groenland !

Au total, c'est confiant dans l'avenir de cette coopération des plus amicale entre nos deux pays que je quitte l'Islande. J'en profite pour remercier mes interlocuteurs et amis islandais, qui ont

rendu possible ces trois annés de bonheur, ainsi que toute mon équipe, en particulier mon adjoint Luc Fuhrmann qui m'a apporté son soutien précieux pendant trois ans, Victor Gauthier, stagiaire diplômé de l'université McGill qui a approfondi ces recherches historiques, et Palmi Johannesson, notre attaché de presse et traducteur zélé de toutes ces pages et Fridrik Rafnsson pour son aide à la rédaction de ce dossier.

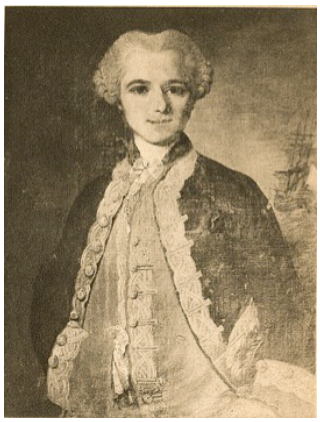
A bientôt, j'espère, le plaisir de vous retrouver,

Marc Bouteiller
Ambassadeur de France en Islande
(Octobre 2011-Septembre 2014)

Les débuts d'une amitié

Au milieu du 18ème siècle, la France se trouve dans une situation délicate. Politiquement et économiquement, le pays est affaibli, se devant de trouver de nouvelles alternatives afin de retrouver de sa superbe. En effet, la France, en 1763, sort vaincue de la guerre de Sept Ans l'ayant opposée à son ennemi de toujours, l'Angleterre. Cette défaite signifia la perte de territoires d'importances stratégique et économique au Canada, au Sénégal, et en Inde. La défaite permit aussi à la Grande Bretagne d'obtenir, par extension, la maîtrise des mers, compliquant le bon déroulement d'un certain nombre d'activités économiques, telle que la pêche à la morue dans L'Atlantique nord. Paradoxalement, la France évoluait, dans un élan impulsé par ses penseurs. En effet, le 18ème siècle, siècle des Lumières, vit se développer une nouvelle conception de la société, mais aussi du savoir, qui était considéré par les hommes éclairés comme une fin en soi. Il fallait découvrir le monde, afin d'acquérir un savoir qui serait considéré comme universel. C'est ainsi qu'on vit apparaître un certain nombre de sociétés scientifiques, assoiffées de connaissances, qui financèrent de longs voyages scientifiques autour du monde, avec pour seule mission, la compréhension du monde naturel. C'est donc dans un contexte de fragilité politique et économique, mais aussi de rayonnement culturel, et de recherche de savoir, que la France se lança dans l'aventure islandaise. Cette aventure commença à partir de la deuxième moitié du 18ème siècle, par la découverte scientifique de l'Islande. Le contact établi, les liens créés entre Français et Islandais se transformèrent, tout au long du 19ème siècle, en vraies relations, aussi bien à travers les missions scientifiques que grâce à la Grande Pêche, pour finalement devenir, au 20ème siècle, une amitié.

La première expédition scientifique française en Islande



Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec.

Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec fut convoqué à Versailles en janvier 1767 afin de se voir confier le commandement de la première expédition scientifique étrangère en Islande. Embarqué sur la frégate *La Folle*, et à la tête d'un équipage de 200 hommes, Kerguelen fut choisi pour de nombreuses raisons. Dans sa jeunesse, Kerguelen se distingua dans la Marine, obtenant en 1763 le grade de lieutenant de vaisseau, et ses travaux de construction navale suscitèrent de nombreux éloges. Son intérêt pour les sciences naturelles et la géographie, renforcé par son éducation, firent de lui un candidat de premier ordre pour prendre la tête de cette expédition.

Les raisons pour lesquelles il était nécessaire d'envoyer Kerguelen et ses hommes en Islande étaient claires aux yeux de l'administration royale. Il fallait encourager mais surtout protéger les marins français qui y pêchaient la morue cinq mois par ans, à savoir d'avril à septembre. Ils ne devaient en aucun cas commercer avec les Islandais, dont le marché était un monopole détenu par une compagnie marchande danoise. En cas d'infraction, la compagnie danoise était en droit de confisquer les navires fautifs. Ce monopole, attribué en 1603 par Christian IV à quelques commerçants de Copenhague, Elseneur et Malmo, restera en vigueur jusqu'en 1787. Possédant une mainmise sur le marché

islandais, ces commerçants décidaient du nombre de bateaux à envoyer, et fixaient les prix et quantités des produits qu'ils importaient ou exportaient.

Il est également possible d'évaluer les raisons de cette expédition dans un contexte historique plus large. Pour comprendre la décision d'envoyer Kerguelen en Islande, il est aussi nécessaire de s'intéresser à la situation politique et économique de la France en cette deuxième moitié du 18ème siècle. La France, ayant perdu des zones de pêche au Canada (Terre-Neuve), ne pouvait pas se permettre d'inutiles déboires dans les pays du Nord, et comme d'importants intérêts financiers étaient en jeu, la Couronne jugea qu'il était profitable d'envoyer Kerguelen en Islande.

Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec reçut donc la mission de venir en aide aux pêcheurs français s'y trouvant, mais aussi de réviser la cartographie des côtes et d'en savoir plus, de manière générale, sur l'Islande et les Islandais. C'est sur la côte ouest de l'ile que Kerguelen débarqua afin d'étudier toutes les sources d'informations connues sur l'Islande et les comparer à la réalité qu'il allait découvrir. Il conclut que les descriptions de ses prédécesseurs, Anderson, Horrebo, et la Peyrère, étaient «relativement toutes fautives». Selon lui, l'Islande était très peu connue et les cartes faites par les hydrographes précédents «très mauvaises», sinon «très dangereuses».

Ses observations, *Relation d'un voyage dans la Mer du nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland: des Orcades & de Norwége; fait en 1767 & 1768 par M. de Kerguélen de Trémarec, Lieutenant des Vaisseaux du Roi, de l'Académie Royale de Marine, Commandant les Frégates La Folle & l'Hirondelle*, furent publiées en 1771. Une grande partie des écrits de Kerguelen sur ses voyages en Islande sont donc une description du pays et de ses habitants, couvrant des domaines très variés, de l'histoire à la cartographie en passant par la faune, la qualité des terrains et le potentiel agricole. Son œuvre doit être considérée comme une source très fiable, n'ayant, contrairement à certains prédécesseurs, aucun intérêt à défendre. En plein siècle des Lumières, les écrits de Kerguelen sur l'Islande et les Islandais étaient motivés par le plaisir du savoir et la curiosité. En Islande, Kerguelen séjourna principalement à Patreksfjordur où il fit la connaissance d'Eggert Olafsson, avec lequel il eut des entretiens et une correspondance suivie. Il regagna l'Islande en 1768 afin de parachever son travail de cartographie.

Eggert Olafsson s'est noyé dans le Breidafjordur en 1768, au grand regret de ses compatriotes, peu de temps après que Kerguelen l'ait rencontré dans son deuxième voyage.

Jean René Antoine, Marquis de Verdun de la Crenne

Dans la lignée des voyages de Kerguelen, une autre expédition scientifique française débarqua en Islande quelques années plus tard. En effet, en 1772, après deux ans de navigation autour du globe, une expédition scientifique ordonnée par le roi fit un bref séjour en Islande. Un jeune officier de marine et scientifique français, Jean René Antoine Marquis de Verdun de la Crenne, commandait cette expédition. Nommé membre adjoint de l'Académie royale de Marine en 1771, Verdun prît le commandement de la frégate *La Flore*, pour un voyage scientifique. Cette expédition, organisée par l'Académie des

sciences, avait ambitionné de tester de nouveaux chronomètres et instruments pour améliorer la mesure des longitudes en mer. S'arrêtant brièvement en Islande, le récit du voyage est publié en 1778. Le peintre Pierre Ozanne qui prit part à l'expédition croqua une magnifique série des paysages et des côtes islandaises.

Ce que l'on sait

Que savait-on en France, au début du 19ème siècle, sur l'Islande ? Quelques livres, quelques traductions, occupaient quelques rayons de bibliothèque, quelques phrases cueillies dans d'anciens textes, grecs ou latins étaient disponibles pour le grand public. Cependant, celui-ci pouvait disposer d'une vision assez complète de la vie dans cette île lointaine, de sa nature, de son histoire, et surtout de sa littérature. Cette terre étrange, à la limite de la vie a, en effet, toujours attiré l'aventure, et sa connaissance fut facilitée en France par les récits de voyageurs tel que celui du chirurgien français, Pierre Martin de la Martinière, publié en 1653, qui gagna l'Islande à bord du navire d'un commerçant danois en tant que, dit-il, vogueur marchand. Le livre de La Martinière *Voyages des païs septentrionaux* est vraisemblablement le premier récit de voyage français, sinon véridique, mais authentique, sur l'Islande. Des récits islandais parvinrent aussi en France, notamment en 1802 avec la parution de *Voyage en Islande*. Traduit du danois par Gauthier de Lapeyronie, les deux auteurs sont des savants islandais, Eggert Olafsson (avec qui Kerguelen tissa des liens d'amitié lors de son voyage en 1767 et 1768) et Bjarni Palsson, premier médecin de l'île. La connaissance du grand public français de l'Islande était complétée par les rapports des voyages de Kerguelen, ou encore de Verdun de la Crenne. On le voit, la connaissance du grand public sur l'Islande pouvait être, à l'aube du 19ème siècle, assez vaste.

Magnus Stephensen.

Les Islandais étaient aussi assez bien informés sur la France de l'époque et les bouleversements politiques qui s'y opéraient, les nouvelles de la Révolution étant rapidement parvenues à leurs oreilles. Le premier Islandais ayant écrit à propos de la Révolution française fut Magnus Stephensen en 1796. Pionnier islandais des idées éclairées, il fonda en 1794 la «Société islandaise pour l'éducation du pays », qui possédait la seule presse typographique d'Islande, et qui publia le premier quotidien en islandais, en 1796, dont le premier numéro contenait le récit de la Révolution, raconté par Stephensen, et un chapitre, à jour, abordant l'actualité politique française entre 1795 et 1796. Magnus justifia et salua la Révolution française et les objectifs qu'elle se fixait. Il était très influencé par la France directement et indirectement, et ne cachait pas son admiration pour elle. Stephensen consacra aussi un chapitre de son journal à Rousseau, et à son ouvrage, *Du Contrat Social*. Son journal avait plus de mille abonnés, ceux-ci prêtant leurs copies, permettant ainsi une diffusion assez large des nouvelles de la Révolution et de ses idées. Parallèlement à la parution de son récit, Stephensen composait une pétition au nom de la nation islandaise adressée au roi du Danemark, lui demandant de mettre un terme au monopole danois sur le marché islandais. Il est intéressant de noter l'influence des idées françaises sur la rhétorique utilisée par Stephensen dans sa pétition, faisant référence à la Nation islandaise, et utilisant le terme de République d'Islande en référence à l'Islande du passé, l'Islande libre. La censure fut réintroduite au Danemark en 1799 et le monopole danois demeura.

Les Français en Islande avaient-ils une certaine mission en cette fin du 18ème siècle ? Non, les savants, à l'esprit toujours vif et curieux, tentèrent d'apporter de nouvelles données au savoir universel, dans des disciplines aussi bien littéraires que scientifiques et sociales. Ils voulaient connaître les Islandais et l'Islande, curieux pays en transformation géologique permanente, avec ses terribles catastrophes naturelles, ses glaciers… et son peuple ancré depuis des siècles sur ce rocher accroché au cercle polaire. Le passage de ces Français, plus spécialement au 19ème siècle, laissera une trace profonde dans l'esprit des Islandais, et une vague d'espoir dans leur libération du joug danois. C'était surtout la mer d'Islande, une des mers les plus poissonneuses du globe, qui pouvait d'abord présenter un réel intérêt, à la fois économique et stratégique.

Les Français à la découverte de l'Islande

Au 19ème siècle, la recherche historique, en plein essor, s'accompagne d'importants développements dans le domaine des sciences. On assiste, grâce aux progrès techniques, au renouveau mais aussi à l'extension de la politique maritime française, qui conduira les Français dans l'île septentrionale d'Islande. Les grands voyages, au long de routes incertaines, terrestres et maritimes, ne sont plus des aventures solitaires, associés aux loisirs et à la fortune, ils ont évolué en voyages de découvertes scientifiques. Ainsi apparue la notion de « mission scientifique » dont le but était de procéder à un vaste inventaire hydrographique, climatique, botanique, minéralogique, sociologique… des différents pays encore inconnus. Ces expéditions avaient plusieurs aspects. Un aspect stratégique, la cartographie et la recherche de points d'appui, de mouillages propres à recevoir des bâtiments de guerre et qui, organisés, deviendraient des stations navales comme celle de Terre-Neuve. Un aspect politique, des lieux propres à la déportation de criminels et l'examen de territoires dont la cession était susceptible d'être proposée à la France. Un aspect économique, à travers l'étude des richesses des pays, minérales, végétales, animales, en vue de l'obtention de traités de commerce favorables. Un aspect scientifique, avec l'exploration d'une nature inconnue, études physiques. Et finalement, un aspect religieux et moral, les missions étant un des piliers de la colonisation. Ces voyages de circumnavigation étaient le plus souvent patronnés par des institutions scientifiques, telles l'Académie des Sciences, la Société de Géographie... qui chargèrent officiers et savants de répondre à des instructions précises et détaillées, comme par exemple sur «les variations de l'aiguille aimantée et l'intensité des forces magnétiques...». La France aborda donc le 19ème siècle avec la volonté de se réintégrer dans le grand système international, abandonnant sa position de pays vaincu. Notons, que si la France investit dans la conquête commerciale, économique et diplomatique du monde, elle mit toujours un point d'honneur à y accomplir un travail scientifique.

En Islande, la situation, aussi bien politique qu'économique, différait totalement. En effet, l'Islande était sous souveraineté danoise, soumise, de ce fait, à la réforme protestante et à un régime de monopole total introduit en 1602 sur toutes les activités commerciales. L'Islande, croulant sous le poids du joug danois, était aussi privée de son assemblée démocratique, le célèbre Althing, représentation nationale du peuple islandais, premier parlement en Europe. En effet, une ordonnance du roi de Danemark, Christian VII, datant du 11 juillet 1800, supprima l'Althing, rayant 870 ans d'existence. L'absolutisme croissant de la royauté dano-norvégienne, retira, progressivement, tout pouvoir et toute représentativité aux Islandais, en témoigne la nomination directe des députés islandais par le Roi. La population de l'Islande vers 1800 n'était que de 45 000 habitants, réduite par des années de disette, d'épidémies, et de catastrophes naturelles (éruptions volcaniques tuant le bétail, et brûlant les bonnes terres). La situation islandaise se résumait donc à une absence de commerce, d'industrie, et une forte pression des fonctionnaires royaux. L'Islande subissait sous le carcan du monopole danois, et les Islandais n'avaient d'autres alternatives que de troquer leurs ressources (poisson, laine, moutons…) contre des nécessités, et de subir la loi des commerçants danois.

La perte de la Lilloise

Jules de Blosseville.

En mars 1833, alors que la pêche morutière en Islande est en pleine expansion, les armateurs français sollicitèrent du ministre de la Marine de faire explorer la partie des côtes du Groenland qui font face à l'Islande. Le 22 avril 1833, le ministre informait le président de la Chambre de commerce de Dunkerque que le navire la *Lilloise*, irait stationner dans les parages d'Islande, pour y protéger la pêche à la morue. Jules de Blosseville fut chargé de commander ce bâtiment, mais aussi de se livrer sur les côtes du Groenland à des explorations ayant pour objet la reconnaissance des facilités et ressources que ces parages pourraient offrir aux pêcheurs français pour étendre leurs opérations. De Blosseville fut décrit, par les très officielles Annales Maritimes et Coloniales comme « l'un des officiers les plus distingués de notre marine militaire, connu dans le monde savant pour ses voyages autour du monde ». L'État français donnait ainsi satisfaction aux armateurs dunkerquois, et engageait la France, par extension, dans l'exploration arctique.

De Blosseville arriva en Islande le 7 juillet 1833, à Nordfjordur. Délaissant totalement son rôle d'assistance aux pêcheurs, il sortit de Nordfjordur avec l'intention de se rendre directement sur les côtes du Groenland, mais rencontra glaces et brouillards, déportant son bateau sur la côte Est du Groenland. Il cartographia cependant, à distance, la portion de terre qu'il aperçut. Le 30 août, la *Lilloise*, avariée et à cause du mauvais temps, fut contrainte de retourner vers l'Islande, à Vopnafjordur, au nord-est de l'Islande, où il y fit réparer son navire. Le 5 août, la *Lilloise*, remise en état, leva l'ancre. De Blosseville repartit pour une ultime tentative vers le nord. On ne le reverra plus. La dernière dépêche de Blosseville sera datée du 5 août, et sa dernière lettre, envoyée à son frère, du 6 août. Depuis cette date plus aucune nouvelle du navire et de son équipage ne parvinrent en France. Un important mouvement pour les retrouver allait naitre, et durerait plusieurs années. C'est cette disparition qui entraina la venue du médecin major Paul Gaimard en Islande et, par extension, permit d'accroitre la contribution française aux travaux scientifiques.

Sur les traces de la Lilloise

La recherche de la *Lilloise* devint rapidement une affaire d'État. Cette polémique, aussi inattendue que violente, provenait de deux origines qui se rejoignaient au sommet de l'État. La première émanait de la famille du commandant de la *Lilloise*, politiquement influente, que les états de services de Blosseville avaient fait connaître et apprécier du monde scientifique. De plus, son second, Raoul Lepeletier d'Aunay était le fils d'un député qui siégeait au Parlement. La seconde raison était d'ordre international, l'Angleterre et la France se disputaient l'honneur des découvertes arctiques, la première occupant le devant de la scène depuis que James Ross, pris par les glaces en 1832, était réapparu trois ans plus tard. Cette aventure avait passionné toute l'Angleterre et avait impressionné la communauté scientifique française. Il y allait donc de l'honneur de la Marine française de tout tenter pour retrouver Blosseville et son équipage. Ainsi, le roi Louis-Philippe décida d'envoyer une expédition en Islande, afin de rechercher les traces de la *Lilloise* et du commandant de Blosseville. Ayant fait de la recherche de la *Lilloise* une affaire nationale, la chambre des Députés, avec Arago, vota en 1833 de fortes primes pour les marins qui rapporteraient le moindre indice, mais n'obtinrent aucuns résultats.

Paul Gaimard.

Le 14 janvier 1835, Paul Gaimard, médecin de la Marine, envoya une lettre au ministre de la Marine et des Colonies, l'amiral Duperré, afin d'obtenir la permission de se joindre à un voyage de recherche de Blosseville, car ils étaient liés d'amitié. La demande fut acceptée, marquant le début de l'aventure d'Islande. La corvette *La Recherche* fut choisie pour cette expédition, commandée par le capitaine Tréhouart. Le 11 mai, *La Recherche* jeta l'ancre dans la rade de Reykjavik. De là, elle explora la côte occidentale de l'Islande, puis arrêtée par la banquise, se dirigea vers l'ouest, vers le Groenland.

Pendant ce temps, Gaimard et Robert, débarqués à Reykjavik, après avoir exploré les alentours, entreprirent un voyage vers l'ouest. Leur mission, à savoir zoologie, médecine et statistiques pour Gaimard, et géologie, minéralogie, et botanique pour Robert, était de se diriger vers les fjords de l'ouest et de pousser jusqu'au cap nord, pointe extrême de l'Islande, afin de ne négliger aucun témoignage sur la disparition de la *Lilloise*. *La Recherche* quittera Reykjavik le premier septembre 1835, son voyage se soldant par un échec quant à la découverte des traces de la *Lilloise*, mais se révéla prometteur, quant aux résultats scientifiques obtenus par Gaimard. Effectivement, les documents scientifiques rapportés furent fortement appréciés et les collections ramenées par Gaimard et Robert, exposées au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Frappé des résultats scientifiques obtenus dans une campagne aussi courte, l'Amiral Duperré, ministre de la Marine et des Colonies, décida d'envoyer l'année suivante, sur les mêmes lieux, une commission à la fois scientifique, littéraire et artistique. Ainsi naquit le projet de l'expédition, qui fut appelée « L'Expédition Gaimard ».

La Recherche naviguant entre les icebergs près de Spitzberg.

L'Expédition Gaimard

Afin de préparer au mieux son expédition, Paul Gaimard contacta les plus hautes autorités scientifiques de l'époque pour recueillir le plus grand nombre d'informations, et ainsi réaliser les meilleures expériences et observations une fois en Islande. Rien ne fut négligé afin que cette expédition devienne un modèle du genre. L'équipe, elle-même, se voulait exemplaire, composée de naturalistes chevronnés ayant fait le tour du monde, réunissant des scientifiques spécialisés ou encore des dessinateurs, tous sous la responsabilité d'un médecin de la Marine, ancien explorateur du monde, Paul Gaimard. Parmi les membres de cette équipe figuraient Victor-Charles Lottin, Louis-Eugène Robert, ou encore Xavier Marmier.

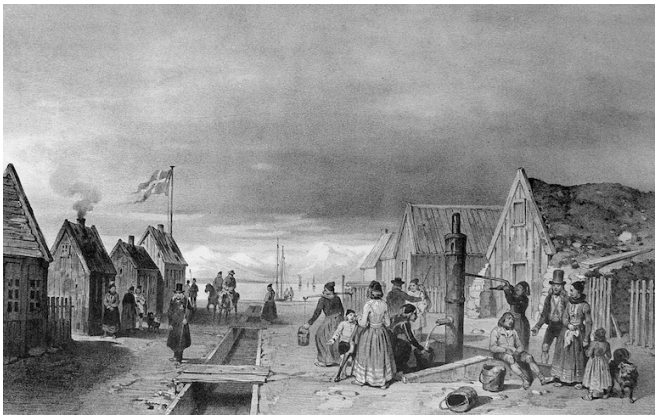
Fin prête, *La Recherche* quitta le port de Cherbourg le 21 mai 1836, et appareilla vers l'Islande. Le 29 mai au soir, les côtes d'Islande étaient en vue. Arrivés à Reykjavik, les « explorateurs » durent se présenter, en premier lieu, devant M. de Krieger, gouverneur de l'île, personnage central de la vie publique islandaise, s'occupant de l'administration du pays.

Auguste Mayer: Laugarnes à Reykjavik et l'évêché.

A son arrivée, Marmier fut saisi d'admiration par la culture des Islandais, dont il parlait avec beaucoup de passion : « Tous les Islandais savent lire et écrire. Ils n'ont cependant point d'école élémentaire publique… mais chaque bœr est une école, et chaque mère de famille se fait elle-même l'institutrice de ses enfants ».

À Reykjavik, Gaimard dressa, jour après jour, son itinéraire. Or, dès le départ, le programme ne put être tenu. En effet, le départ de Reykjavik prévu le 15 juin n'aura lieu que le 20. L'ascension au Mont Hekla le 29 juin, aura aussi 5 jours de retard. Quant au passage dans le Berufjordur, prévu pour le 6 juillet, il n'aura lieu que le 19 à Djupivogur. La Commission sera à Akureyri le 17 août, et non dans les premiers jours d'août. Le jour du retour à Reykjavik ne sera pas le 20 août mais le 28. Investi de la confiance de son ministre de tutelle, l'Amiral Duperré, Paul Gaimard rédigea, régulièrement, des rapports officiels sur la mission qui lui avait été confiée.

Dès son retour à Paris, Gaimard entreprit la publication des principaux résultats de son voyage en Islande, œuvre considérable en plusieurs volumes. Édité à Paris de 1838 à 1852, cet ouvrage sera un des plus importants et un des plus beaux témoignages sur l'Islande du 19ème siècle. Mayer, peintre et dessinateur, avait rapporté dans ses cartons de véritables chefs-d'œuvre pris sur le vif, représentant l'Islande dans son cadre exact, avec un art indiscutable. Rien ne fut laissé au hasard au cours de cette expédition, qui permit à Gaimard et son équipe de publier un guide complet sur l'Islande, incluant des atlas scientifiques, géologiques, zoologiques, et médicaux, tous réalisés au cours du voyage.



Auguste Mayer: La rue de Lœkjargata à Reykjavik.

Un Islandais à Paris

Gaimard, au cours des préparations de son voyage islandais, eut l'idée, en tant qu'officier de Marine préoccupé du sort des pêcheurs français en mer d'Islande, de remercier les Islandais pour leurs services et l'aide qu'ils apportèrent aux Français. Il proposa donc, dans une lettre datée du 15 mars 1836, adressée au ministre de l'Instruction publique, que la France puisse accorder une bourse à un jeune Islandais afin de lui permettre de compléter son éducation à Paris. Sa proposition fut accueillie très favorablement et, à son arrivée en Islande, Gaimard demanda conseil aux autorités de Reykjavik et de Bessastadir. Il communiqua le choix de son candidat, à M. François Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences à Paris, le 29

juillet, affirmant que toute l'Islande lui recommandait un jeune Islandais, sans dévoiler son nom, afin que celui-ci puisse aller à Paris et se livrer à l'étude des sciences physiques et médicales. Le 30 août, Gaimard communiqua officiellement au gouverneur d'Islande, M. de Krieger, le départ du jeune Islandais, Gudmundur Sivertsen. Ce choix peut s'expliquer par plusieurs raisons. La première, la plus logique, est que ses études jusque-là étaient excellentes. On peut aussi expliquer ce choix par les origines et la classe sociale de l'intéressé, ainsi que son éducation. En effet, ses grands-parents du côté paternel étaient « Chevalier du Dannebrog » et, du côté maternel, prélat à l'évêché d'Islande. Ceci représentait une excellente caution pour un futur protégé du roi de France. Établi à Paris, rien ne fut négligé afin que Gudmundur réussisse, que ce soit dans ses relations mondaines, dans les réceptions royales ou dans ses études personnelles, qui furent une véritable réussite. Il prépara le baccalauréat avec sérieux, et, prêt à affronter son jury, passa le plus tôt possible ses examens. Après moins d'un an d'études en France, et une adaptation à la vie parisienne largement facilitée par les contacts fréquents qu'il eut avec Gaimard, il passa son examen de bachelier-ès-lettres avec succès.

Le réveil islandais

Tomas Sœmundsson.

Paradoxalement, les années 1835 et 1836 furent des années charnières dans l'Histoire de l'Islande. Les jeunes Islandais de Copenhague, inspirés par les idées romantiques, prônant les libertés individuelles vont, dans un mouvement spontané, affirmer leur résistance à l'oppression danoise, et cristalliser le réveil du sentiment national de l'ancienne Islande, libre et prospère. C'est ainsi que fut créée, en 1835, la revue Fjolnir, par le naturaliste et poète Jonas Hallgrimsson, un des participants du banquet organisé en Islande par Gaimard lors de son séjour. La revue était rédigée et imprimée à Copenhague, puis envoyée mensuellement à Reykjavik. Son premier numéro comportait un extrait des Paroles d'un Croyant de Lamennais. Il est à noter qu'il est surprenant de trouver, dès 1835, une traduction, faite par le pasteur islandais Tomas Sœmundsson, de l'œuvre de Lamennais qui avait été publiée l'année précédente en France. Lamennais était un philosophe et théologien français, prêtre catholique, romantique, ennemi de tout pouvoir matérialiste. Il fut condamné par le pape car ses écrits exaltaient des tendances démocratiques contre l'oppression étatique et l'Église. La traduction de cette œuvre par Sœmundsson s'explique quand on sait qu'il passa quelque mois à Paris où il s'intéressa aux écrits de Lamennais, récemment édités. Nous savons aussi qu'il eut avec Marmier des contacts très amicaux, et qu'il revendiquait, entre autres, une instruction populaire islandaise. L'Islande, lectrice de Lamennais, entrait progressivement, et malgré son isolement géographique, dans la mouvance des autres pays. On ne peut nier, dans cette contrée arctique, la résonance de la légende napoléonienne, et la sympathie de l'Islande pour son épopée. Effectivement, les officiers de la Marine royale, mais aussi les représentants du roi Louis-Philippe furent surpris d'entendre, en guise de bienvenue, dans les coins les plus retirés de l'Islande, la poésie d'un auteur inconnu relatant les adieux de Napoléon à sa vieille Garde, à Fontainebleau le 20 avril 1814.

Xavier Marmier.

La jeunesse islandaise, imprégnée d'une histoire encore vivace, traçait la route de son avenir, son mouvement libéral se transformant, progressivement, en un grand courant nationaliste. La revue Fjolnir, dont l'existence fut relativement brève, douze ans, défendit avec force et conviction des idées nationalistes, marquant le début de la longue marche de l'Islande vers son indépendance, qui ne s'achèvera qu'un siècle plus tard.

« Le Napoléon islandais » et le projet d'établissement français à Dyrafjordur

Le voyage de La Reine Hortense

Prince Jérôme Bonaparte Napoléon.

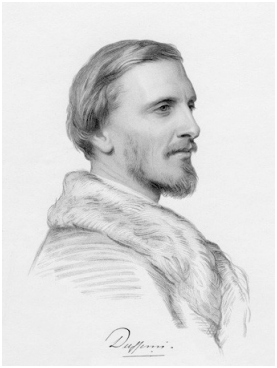
Au printemps 1856, le prince Jérôme Napoléon, projette un voyage dans les mers du Nord, Ecosse, Islande, Groenland, Féroé et pays scandinaves, qu'il effectuera à bord du yacht impérial la *Reine Hortense*, hommage rendu à la mère de Napoléon III, Hortense de Beauharnais.

Qui était, au juste, le prince Jérôme Napoléon? Jérôme Bonaparte Napoléon était le fils de Jérôme Bonaparte, le plus jeune frère de Napoléon 1er. Il était donc cousin germain de Napoléon III et occupa un temps la première place dans l'ordre de succession au trône, jusqu'à la naissance du prince héritier, survenue peu de temps avant son voyage en Islande.

Le 16 juin 1856 à huit heures, dans le port du Havre, à la marée du matin, l'ordre d'appareiller fut lancé par le commandant de la *Reine Hortense*, marquant le départ du yacht impérial vers l'arctique. Après un passage en Angleterre, le prince Jérôme vogua vers l'Islande, qui constituait un merveilleux sujet d'étude pour ce voyage qui se voulait scientifique. En effet, l'Islande de l'époque était encore un sujet fascinant d'exploration scientifique. Le programme du voyage englobait donc les sciences de la vie, les sciences physiques, ainsi que la géologie et la minéralogie. Cependant, le peu de temps que le prince Jérôme passa en Islande ne laissa que peu de place à des études approfondies et à des découvertes notoires. Nous pouvons aussi présumer, afin de satisfaire une société toujours plus avide de techniques et d'industrialisation, qu'il existait un désir de réaliser un inventaire de ressources naturelles, surtout minières et exploitables. De plus, le commandant de la *Reine Hortense*, Monsieur de La Roncière, avec l'aval du gouvernement impérial français, et l'accord tacite du Prince, avait trois missions secrètes à remplir, à savoir la prise de renseignements sur une éventuelle installation de sècheries de poissons en Islande, l'étude de la possibilité de créer un consulat français, et de la possibilité d'implanter une mission catholique dans cette île luthérienne.

La Reine Hortense dans le port du Havre.

Partie du Havre le 16 juin 1856, la *Reine Hortense* s'engagea dans le port de Reykjavik le 30 juin. Le yacht impérial fut accueilli par les coups de canons et l'*Artémise*, commandée par Barlatier de Mas, et par les salutations des marins français. Suivant un protocole exigeant, le Prince et sa suite, après un premier bain de foule, commencèrent les festivités. Un grand dîner fut servi à bord de la *Reine Hortense,* auquel prirent part le Comte de Trampe, gouverneur d'Islande, et certains



Lord Dufferin.

notables de la ville. Dès le lendemain, le prince Jérôme et sa suite entreprirent un voyage dans le sud de l'Islande, vers le Geysir. Le 3 juillet, après une halte à Thingvellir, ils arrivèrent à destination. Le convoi y découvrit un campement, pavoisé du drapeau britannique. C'était la suite d'un jeune lord anglais, Lord Dufferin, qui accueillit le Prince avec hospitalité. Après ce périple de quelques jours à l'intérieur des zones volcaniques, ce fut pour le prince Jérôme, à Reykjavik, une succession de visites accompagnées de cadeaux réciproques, dîners et bals. Le Prince fut très bien accueilli par les Islandais, en tant que représentant d'une France encore idéalisée avec toutes les idées s'y rattachant, et il fut surnommé, pour la postérité, « Íslenski Napóleon », « Le Napoléon islandais ».

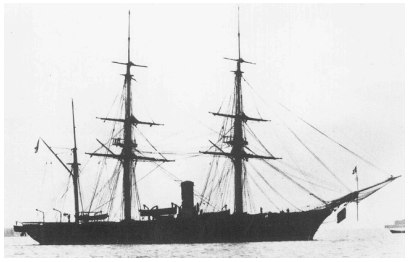
La *Reine Hortense* dans les glaces au large de Jan Mayen.

L'objectif du voyage, pour le prince Jérôme, était donc de faire relever toute la partie de la banquise s'étendant au Nord de l'Islande, afin de parachever les mesures faites pas La Recherche en 1835. Cependant, cette entreprise s'avérait plus que téméraire, la banquise ayant occasionné maints naufrages et la *Reine Hortense* n'était pas conçue pour ce type de navigation. Néanmoins, le 7 juillet, Lord Dufferin fit amarrer à deux câbles sa goélette, le *Foam*, à l'arrière de la *Reine Hortense*, et le départ fut donné pour le nord-est islandais. Ils se frayèrent un passage le long des glaces flottantes, se dirigeant lentement vers le nord-est, mais ils durent rebrousser chemin, la banquise s'étendant à perte de vue, soldant cette tentative par un échec. Cruelle déception, ce serait suite à cet événement que le Prince aurait décidé que la *Reine Hortense* irait au Groenland. Contraint de faire demi-tour, le yacht royal revint, le 15 juillet, à Reykjavik. Avant de quitter l'Islande, le Prince rendit une dernière visite au gouverneur Trampe. Le 17 juillet 1856 la *Reine Hortense* lève l'ancre pour le Groenland, avec pour mission la découverte du passage du Nord de l'Amérique, en allant mouiller sur la côte ouest du Groenland. La visite des carrières de gîtes métallifères était aussi au programme (galène, aluminium, étain, plomb, zinc), et de nombreux échantillons furent rapportés en France. Au retour du Groenland, des vents contraires et une violente tempête obligèrent le convoi à quitter sa route directe vers la Norvège et mettre le cap vers l'Islande, qu'ils quittèrent, définitivement, le 16 août.

La *Reine Hortense* vogua par la suite vers le continent et les autres pays scandinaves, jetant l'ancre à Bergen, Hammerfest, Stockholm, et Copenhague. Début octobre 1856, le yacht impérial entra, après 4 mois d'absence, dans le vieux port du Havre. La *Reine Hortense*, appelée par les Groenlandais « Le vaisseau qui a des nageoires », ramena quantité de trésors rares, sinon inconnus en France. Ces richesses provenant du « Nord », rapportées par le Prince, véritable collection ethnologique et scientifique, furent exposées au Palais Royal dans les salons de la résidence du Prince, et en particulier dans une des plus belles salles, devenue, de nos jours, la salle d'honneur du Conseil constitutionnel, au cours d'une exposition qui fut appelée « Le Musée islandique ».

L'affaire de Dyrafjordur

Au même moment, une polémique voyait le jour en Islande, l'affaire de Dyrafjordur, qui ne fit que prendre de l'ampleur avec la visite du prince Jérôme. L'affaire de Dyrafjordur, le « fjord des renards », commença le 25 avril 1855, date d'une pétition signée par les armateurs de Dunkerque à la Chambre de commerce de la même ville. Ce long texte, constat de faillite de la pêche à la morue, présentait un projet d'établissement de sècheries sur la côte ouest d'Islande. Cette pétition aura, par la suite, un retentissement considérable dans les rapports franco-islandais. Voici donc employé pour la première fois, le mot « sècheries » qui, pendant plus de 4 ans, mit en émoi les ministères de Paris et de Copenhague, le Parlement islandais, et toute la population islandaise. Notons que c'est justement au printemps 1855 qu'un décret mit fin en Islande au monopole commercial des Danois, en vigueur depuis 253 ans, conférant aux Islandais le droit de commercer avec d'autres nations.



Une corvette française.

Afin de comprendre les raisons ayant poussé les armateurs de Dunkerque à formuler une telle demande, nous devons tout d'abord nous intéresser au contexte dans lequel elle fut formulée. En ce début de Second Empire, la marine marchande française vivait une transformation spectaculaire. Réflexion ou installations d'infrastructures portuaires, correspondances par les nouveaux chemins de fer, aides circonstanciées, subventions, primes pour les innovations, ont sensibilisé et secoué les armateurs, surtout ceux de Dunkerque. La garantie de la survie des armateurs est l'exportation de leurs produits. Cependant, afin de bénéficier d'aides gouvernementales, il est exigé de remplir, en application de la loi récente de juillet 1851, de strictes conditions. Ces aides prenaient différentes formes, par exemple, les armateurs bénéficiaient d'une prime à l'armement par nombre d'hommes d'équipages inscrits maritimes.

Plus intéressante était la prime sur les produits de la pêche, soit 20 francs par quintal (environ 55kg) de morue expédiée aux Antilles ou aux colonies. Les morues devaient cependant provenir directement des lieux de pêche ou de leurs entrepôts. Il s'agit donc de morues séchées sur place, dont l'essentiel provenait encore de Terre-Neuve et des îles avoisinantes. Il existe une autre prime, de 16 francs seulement, si le poisson était rapporté « en vert » c'est-à-dire fraîchement salé ou entassé à bord, ramené directement en France. Or, Dunkerque reçoit d'Islande du poisson « en vert » ou « primeur », et malgré quelques tentatives de séchage près du port peu fructueuses, fut contrainte, pour parfaire sa préparation, de l'expédier pour séchage et salage dans l'estuaire de la Gironde, Bordeaux, Blaye, ou sur la côte languedocienne, à Sète. Dès lors, nous comprenons l'importance de la demande d'un territoire en Islande. C'est dans ce contexte que la pétition des armateurs arriva à Paris, sur le bureau du ministre de la Marine et des Colonies, l'amiral Ferdinand Hamelin.

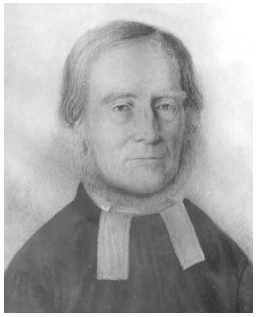
Le commandant Barlatier de Mas.

Cette année-là, c'est l'officier Barlatier de Mas qui commandait la station d'Islande. La station navale en Islande, c'est à dire les navires de l'État de la Marine, était basée à Reykjavik afin de veiller sur les Français pêchant sur les bancs d'Islande. Inactive depuis le deuxième voyage de Kerguelen en 1767, elle reprit tranquillement ses activités dans les années 1830, quand le préfet maritime de Cherbourg envoya un navire, à titre de convoyeur. Le brick *La Ménagère* fut le premier,

suivi, en 1835, par deux autres navires, la *Bayonnaise* et l'*Agile*. La station navale avec ses deux corvettes fréquente les lieux de pêche pour aider les bateaux en difficulté, soigner les malades, faire régner l'ordre, éventuellement réprimer les manquements, surveiller tout particulièrement les transbordements aux chasseurs, et conseiller les baies de mouillage aux armateurs. Elle a aussi pour mission d'employer ses officiers qualifiés afin de dresser les levées hydrographiques des mouillages principaux. Le Ministère de la Marine était effectivement en pleine collecte de documents pour la navigation et le commerce. Son service hydro-graphique (cartographique) était très actif et tentait d'alimenter autant que possible le « Dépôt des cartes et plans de la Marine ». François-Edmond-Eugène Barlatier de Mas, servait dans la Marine depuis 1827, et avait accompli de longs périples autour du monde, en particulier dans le Pacifique et les mers antarctiques, à bord de l'*Astrolabe*. Extrêmement intéressé par la cartographie des côtes d'Islande, Barlatier de Mas fut chargé par le ministre de la Marine, avant de partir pour sa campagne d'Islande, d'étudier les possibilités d'un établissement de sècheries de poisson sur un des points de la côte nord-ouest d'Islande, à Dyrafjordur.

Astrolabe dans les glaces de l'Antarctique.

Cet été 1855, le Parlement Islandais, l'Althing, rétabli depuis 1843, se réunit à Reykjavik, du 1er Juillet au 9 Août. Barlatier de Mas en profita pour y déposer une lettre, en islandais, datée du 20 juillet 1855. La lettre de Barlatier de Mas aurait dû être présentée par le député d'Isafjardarsysla, dont dépendait Dyrafjordur, cependant, celui-ci étant absent, c'est Olafur Sivertsen, pasteur à Flatey, et député d'une circonscription limitrophe, qui se chargea de présenter la lettre de Barlatier de Mas, et la requête qu'elle comportait, à l'Assemblée islandaise. Notons que c'était une démarche personnelle de la part de Barlatier de Mas, se voulant officieuse bien qu'elle s'adressait à la plus grande instance du pays, le Parlement. Il agit de sa propre initiative, sans en référer à ses supérieurs hiérarchiques. Pour B. de Mas, ce texte n'était qu'une note officieuse, mais qui était cependant signée par le chef de la frégate *La Bayonnaise* (bateau de guerre) et des bateaux sur les côtes d'Islande. Son erreur fut d'avoir cru bon d'agir de son propre chef, sans l'aval de ses supérieurs. C'est sur le contenu de cette seule lettre que se fondèrent tous les débats, oraux et écrits, des Islandais, et c'est ainsi que naquit l' « Affaire de Dyrafjordur ».



Le pasteur Olafur Sivertsen.

Pall Melsted, commissaire.

Le 25 juillet la « proposition » de Barlatier de Mas est mise à l'ordre du jour de l'Althing. À la demande de Hannes Stephensen, président de séance, Olafur Sivertsen fait la lecture du document. Le député représentant le roi du Danemark, le commissaire royal Pall Melsted, dénonce aussitôt deux vices de forme. En effet, il indique que cette demande n'a pas été rédigée par le député Olafur Sivertsen et qu'elle n'est pas de la compétence de l'Althing (assemblée seulement consultative) et qu'elle est du ressort des gouvernements danois et français. L'affaire est, à l'unanimité, renvoyée à Copenhague. Le gouverneur d'Islande, le Comte de Trampe, peu favorable au projet, prévint Copenhague par la voie administrative, dans une lettre datée du 11 août dans laquelle il détailla son entrevue avec l'officier français et fit le compte-rendu

de la séance de l'Althing. « Selon sa première idée, il (B. de Mas), voudrait y construire des baraquements pour 600 hommes de même que des entrepôts correspondants. De plus, un ou plusieurs bateaux de guerre seraient nécessaires pour, entre autres, y faire régner une discipline militaire et y assurer l'ordre. Cela augmenterait le nombre des bateaux de pêche français sur les bancs d'Islande, dont le nombre actuel est de 130 à 150, et qui serait augmenté pour atteindre un nombre triple ». À Copenhague, le dossier de Dyrafjordur suit la voie diplomatique et administrative et arrive sur le bureau du ministre danois des Affaires étrangères, le Comte de Scheele.

En France, un rapport se voulant assez optimiste, daté du 10 septembre, est déposé au Ministère de la Marine par Barlatier de Mas, récemment rentré d'Islande. Il prit soin de taire la décision de l'Althing, ayant déclaré non recevable la requête française, mais prévut les conséquences de son acte auprès du Danemark, et pressa son ministre de ne pas abandonner. Il réussit donc à convaincre le ministre de la Marine, l'Amiral Hamelin, de l'intérêt d'une telle entreprise paraissant, à première vue, tout à fait rentable. Le moment est donc venu pour lui d'agir auprès du gouvernement danois, par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères. Ainsi par une confusion de genres, occultée par les silences de B. de Mas, dans l'ignorance de la décision de l'Althing, et dans une méconnaissance de la situation de l'Islande, la France, sous l'injonction de son ministre de la Marine, va entreprendre auprès du gouvernement danois des démarches en vue de l'aboutissement de la pétition des armateurs du port morutier de Dunkerque.

Le 19 octobre 1855, le ministre des Affaires étrangères, Walewski fait rédiger par ses services une note pour Adolphe Dotézac, ambassadeur plénipotentiaire de France au Danemark, afin qu'il entreprenne les démarches nécessaires à l'obtention d'une sécherie française sur la côte de Dyrafjordur. L'ambassadeur de France au Danemark, Adolphe Dotézac, est en poste à Copenhague depuis 1840. Il a été promu ministre plénipotentiaire en juillet 1848, à la demande du gouvernement danois, possédant toute la confiance du roi du Danemark. La démarche officielle de la France, présentée par A. Dotézac, est datée du 28 janvier 1856, et est adressée à M. de Scheele, ministre des Affaires étrangères danoises. Dotézac était très bien informé des événements de Reykjavik, mais aussi de la maladresse de B. de Mas, dont il essaya de minimiser l'attitude.

À Copenhague, le ministre des Affaires étrangères danois, M. de Scheele soumit à son collège, le ministre de l'Intérieur et président du conseil, Peter G. Band, la proposition française, qui, réticent à l'idée de s'impliquer dans cette affaire, déclara ne pas être suffisamment informé sur celle-ci. C'est le 23 mai que M. de Scheele envoie au Comte de Moltke, ministre plénipotentiaire du Danemark à Paris, l'ensemble des pièces du dossier de ce qui était devenu une affaire, avec une étude précise sur les circonstances de la demande française, l'analyse des problèmes soulevés (caractère militaire, conséquences sur l'économie islandaise…) et surtout le désir de nouvelles précisions, sans lesquelles aucune décision ne pourra être prise. Un argument non négligeable est l'appréhension d'une force militaire française car les baraquements envisagés, certainement en bois, sont appelés casernes. De ces problèmes soulevés, M. de Moltke en fera état auprès du gouvernement français, auprès du Comte Walewski, afin d'en obtenir des informations supplémentaires. Walewski apprit, par M. de Moltke, et seulement à cette date, c'est-à-dire dix mois après, la malheureuse initiative de Barlatier de Mas auprès de l'Althing, qu'il condamna.

En septembre 1856, la saison des pêches se termine en Islande. Le commandant de la station navale doit rentrer en France. C'est le dernier voyage de B. de Mas en Islande et la fin de sa carrière de navigant. Une dernière mission lui fut confiée, passer par Copenhague pour remettre à l'ambassadeur de France, Adolphe Dotézac, une note circonstanciée sur le projet des sécheries. Le personnel souhaité par B. de Mas est devenu plus nombreux. Depuis ses premiers rapports, il est passé de 4 à 500 personnes à plus du double, chiffre considérable si on le compare à la population totale du fjord évaluée par B. de Mas à 400 âmes.

Durant ce processus diplomatique eurent aussi lieu des réunions publiques dans les fjords de l'ouest et de l'est islandais, où furent votées d'énergiques motions de protestation contre le projet. La polémique, aussi bien en Islande qu'à l'étranger, atteint son apogée durant l'été 1856, avec la venue du prince Jérôme Napoléon. Les Danois renvoyèrent l'affaire à l'appréciation du Parlement islandais l'été suivant. Il est à noter que c'est au même moment, en mars de la même année, que le ministère français demanda aux armateurs dunkerquois de confirmer leurs intentions, pour finalement découvrir un manque d'enthousiasme de leur part. La question, pour le ministère, était à présent de savoir si l'ambassadeur en poste à Copenhague devait poursuivre les démarches effectuées en février. Le 8 juillet 1856, l'affaire de la sécherie de Dyrafjordur fut reprise par les parlementaires islandais. Dans l'avis qu'ils envoyèrent finalement au gouvernement danois, qui entérina la décision du Parlement islandais, la requête française fut rejetée. La réponse officielle du gouvernement ne fut pas envoyée avant 1859, date à laquelle le gouvernement français avait déjà abandonné ses démarches.

L'Islande sur le chemin de l'indépendance

Jon Sigurdsson.

À la même époque, l'Islande continuait d'avancer sur le chemin de son indépendance, guidée par Jon Sigurdsson. Il n'est pas le seul artisan du lent cheminement vers l'indépendance, mais il en est le principal protagoniste, symbolisant la lutte pacifique, sans recours à d'autres armes que l'obstination et l'écriture, ainsi qu'une vision ambitieuse de l'avenir de l'île. En 1833 il partit étudier à Copenhague, et y habita le plus souvent jusqu'à sa mort en 1879. A cette époque, la ville accueillait de nombreux étudiants islandais, largement influencés par le romantisme qui se développait en Europe. Ils rêvaient d'un réveil économique et politique de leur île, qui serait symbolisé par la restauration de l'Althing.
Sigurdsson voulait l'Islande indépendante. Pour cela, il se basait sur le « Gamli Sattmali », convention de 1262 entre l'Islande et la Norvège. Il s'agissait d'un traité conclu entre deux pays indépendants, agissant sur un pied d'égalité, l'Islande conservant ses lois adoptées par l'Althing. Or, selon lui, les Islandais avaient toujours le droit de dénoncer cette convention, au cas où ces principes auraient été trahis. Ainsi, seules les lois islandaises pouvaient être le fondement de la société, l'Islande n'ayant jamais renoncé à cette « alliance mutuelle ». En tant qu'État toujours indépendant, l'Islande était donc liée par une union personnelle avec accomplissement de certaines obligations librement consenties en échange de certains droits. Il fallait donc reconquérir l'Althing, première étape de cette longue marche.
Une lueur d'espoir apparut lorsque Christian VIII, libéral et à l'écoute des problèmes islandais, monta sur le trône danois en 1839. Après de longs pourparlers et une forte pression

islandaise, par ordonnance du 8 mars 1843, Christian VIII établit pour l'Islande une assemblée consultative spéciale sous le nom d'Althing, aux pouvoirs très limités, qui se réunirait six semaines tous les deux ans. La nouvelle métropole, Reykjavik, fut choisie pour accueillir l'Althing, dont la première séance fut présidée par Sigurdsson, le premier juillet 1845. Cette nouvelle assemblée consultative se composait de 20 députés élus à un suffrage censitaire (réservé aux propriétaires) et 6 désignés par le roi du Danemark. En 1849, Jon en fut élu président, et le restera presque sans discontinuer jusqu'en 1877.

Christian IX, roi du Danemark.

La bataille pour l'indépendance débute véritablement autour des années 1850. La fin du règne de Louis-Philippe, la révolution de février 1848 et la naissance de la seconde République eurent de très profonds échos en Europe. Les hommes éclairés étaient très réceptifs à ces nouvelles conceptions de la société républicaine. Les Islandais, toujours aussi déterminés, demandent que l'Althing soit une assemblée spéciale composée de députés choisis selon les principes d'un suffrage universel libéral. Ses députés doivent être élus par son peuple. Jon Sigurdsson, inlassable, pendant des décennies, argumentera auprès des autorités danoises, présentera revendications et pétitions, pour obtenir un Althing à pleins pouvoirs, une vraie constitution intérieure, et une autonomie pour régler les affaires particulières de son pays. Le 10 novembre 1848, une ordonnance royale apporta un début de clarification aux problèmes islandais. En effet, les affaires islandaises seront désormais concentrées dans un département spécial à Copenhague dirigé par un Islandais, à la tête d'un personnel en majorité islandais. De plus, les islandais obtinrent 5 sièges à l'Assemblée danoise, ainsi que 2 sièges au Sénat. Jon Sigurdsson fut nommé par le Roi pour être un de ces députés. Cependant, il fit opposition à ce projet et se consacra à son Parlement, à l'Althing, dont il sera le véritable meneur. L'Althing n'aura, encore, dans cette période, qu'un rôle consultatif, mais c'est à travers lui que l'Islande s'exprimera, et gagnera certaines batailles. Par exemple, Sigurdsson, convaincu que l'autonomie politique ne vaut qu'accompagner de liberté économique, obtint, en 1854, et malgré des oppositions danoises mais aussi islandaises, que les échanges soient totalement libres, permettant à l'activité économique d'enfin redémarrer.

Christian IX et la constitution.

Le 5 janvier 1874 fut un grand pas vers le but final. L'Islande obtint enfin, dans une nouvelle constitution nettement plus libérale, le pouvoir législatif pour toutes ses affaires dites spéciales. Cette autonomie législative n'était certes qu'une ouverture, mais elle fut ressentie comme un tournant décisif. La réunion du nouvel Althing, le 1er juillet 1875, fut un fait historique, fêté par le peuple. Le roi Christian IX vint lui-même, officiellement, en Islande. C'était la première fois, dans la longue histoire de ce pays, que les Islandais recevaient leur souverain encore régnant. L'Islande entrait enfin dans une nouvelle ère, libérée de ses problèmes constitutionnels, elle pouvait à présent s'atteler à se reconstruire, accomplissant, en quelques décennies, une œuvre de développement matériel et culturel phénoménale.

L'indépendance, finalement, se fera sous le règne de Christian X, par la Loi d'Union du 30 novembre 1918, faisant de l'Islande un État indépendant face au Danemark. Cependant, ses affaires étrangères seraient gérées par le Danemark, avec la possibilité pour le peuple islandais de se soustraire à cette convention, par référendum, 25 ans plus tard. L'Islande dut attendre la fin de la seconde guerre mondiale et la libération du Danemark, pour devenir, le 17

juin 1944, la République d'Islande et pour consacrer à son héros national, Jon Sigurdsson qui, jeune étudiant, avait offert à Gaimard une chaleureuse réception. Le 17 juin, jour de sa naissance, deviendra le jour de la Fête nationale d'Islande.

Les Français en Islande

Les prêtres catholiques

L'abbé Bernard.

En ce milieu de 19ème siècle, l'Église catholique française développait un esprit de mission, qui se tourna rapidement vers les pays du nord. Six prêtres furent recrutés à cet effet, parmi lesquels figurait l'abbé Bernard, philosophe et théologien âgé de 35 ans, originaire de Reims. Le fer de lance de ce projet était un certain Djunkovsky, surnommé Djunki par les Islandais, qui fut nommé responsable des missions du Nord. L'un des satellites de ce préfet des contrées septentrionales était l'Islandais Olafur Gunnlaugsson, qui s'était converti au catholicisme et habitait Paris, à qui Djunki demanda, lorsqu'il fut décidé de transférer le foyer de la mission en Islande, de faire office de guide et d'interprète durant le voyage de fondation de la mission en Islande, prévu au printemps 1856. L'Islande, selon Etienne Djunkovsky, était la terre de mission idéale dans le Nord, car l'importante présence de pêcheurs français et belges aurait pu représenter un atout majeur pour obtenir fonds et soutiens de la part des armateurs et hommes politiques. Les missionnaires s'occuperaient en priorité des pêcheurs, et seraient, pour ainsi dire, au service des autorités françaises, dont il ne reçut cependant aucun soutien.

L'Islande, n'ayant pas suivi la législation danoise, n'admettait que le culte luthérien. Il fallut donc que la mission visât essentiellement les pêcheurs d'Islande. C'est pourquoi les missionnaires furent amenés à choisir un endroit très fréquenté par les pêcheurs, dans les fjords de l'est ou de l'ouest. La mission, fin prête, pouvait enfin se diriger vers l'Islande. Cependant lorsque le groupe se prépara à embarquer, le capitaine du voilier français refusa de les prendre à bord, les contraignant à annuler leur départ. L'année suivante, en 1857, arrivèrent finalement à Faskrudsfjordur, l'abbé Bernard, Olafur Gunnlaugsson et un jeune prêtre italien nommé Odenino, qui, effaré à la vue des paysages islandais, se rembarqua aussitôt en direction de l'Italie, tout comme Olafur Gunnlaugsson, laissant seul l'abbé Bernard. L'abbé Bernard consacra donc son temps à la lecture de la botanique et à l'apprentissage de la langue islandaise, portant occasionnellement assistance aux pêcheurs français, se rendant à bord des voiliers afin d'y célébrer la messe dominicale ou l'extrême-onction aux pêcheurs mourants. L'abbé Bernard fut rejoint, au printemps, par l'abbé Jean-Baptiste Beaudoin de Dunkerque. Venant aussi de Reims, il venait de recevoir, après avoir étudié la philosophie, la littérature et la théologie, l'ordination. C'est une rencontre avec l'abbé Bernard et Olafur Gunnlaugsson qui l'enthousiasma et le convainquit de participer à la mission en Islande. Plus jeune, et enjoué, il fit preuve d'une réelle habileté à soigner les pêcheurs malades.

Ces abbés français étaient néanmoins redoutés par les Islandais, se méfiant de ces « hérétiques ». Une rumeur, véridique, se propagea, laissant entendre que les prêtres avaient l'intention de se faire construire une grande maison dans le village. L'abbé Bernard avait, effectivement, demandé l'autorisation au bailli de faire construire un local afin de pouvoir dispenser ses secours médicaux et moraux aux pêcheurs, et leur administrer les derniers sacrements selon les rites de l'Église catholique. L'idée d'une aide médicale ou d'un hôpital avait déjà été émise en France vers 1850, à la suite d'une série de naufrages, poussant le

Pêcheurs français à Faskrudsfjordur. La maison du médecin à droite.

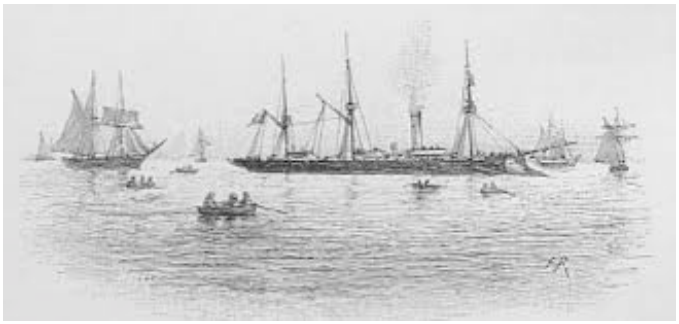
gouvernement à officiellement demander au gouvernement danois l'autorisation de construire deux hôpitaux, l'un à Dyrafjordur, et l'autre à Nordfjordur, qui fut refusée. Quelques années plus tard, des armateurs et des capitaines dunkerquois, après la fondation d'une société de sauvetage en 1853, demandèrent expressément à la Chambre de commerce qu'on mît en place en Islande un hôpital ou un poste de secours provisoire pour les marins, mais leur requête n'aboutit pas. L'abbé Bernard envisagea donc la création d'un hôpital, et aussi d'une école. Il reçut une réponse positive de Copenhague un an et demi plus tard, à l'été 1859, lui accordant le permis, à condition que l'édifice en question ne soit en aucun cas utilisé pour des œuvres de mission. À la recherche de financement, l'abbé Bernard partit, vainement, en chercher en France, revenant en Islande au printemps 1859, avec la certitude qu'il ne recevrait rien de la part des armateurs français ou belges, ni du gouvernement français. Sans financement, les prêtres français décidèrent qu'il était plus judicieux de faire l'acquisition d'une maison à Reykjavik, et de s'y installer, bien qu'ils fussent aussi tentés par l'ouest du pays. C'est alors que l'armateur Silvain Allenou, mit à leur disposition une maison qu'il avait fait construire à l'ouest du pays, à Grundarfjordur, port de commerce très fréquenté par les marins français, et où les chrétiens pouvaient librement pratiquer leur religion. Les deux abbés, dorénavant installés à Grundarfjordur, y passèrent l'hiver, pendant qu'à Reykjavik, le consul Randrup, procédait à la mission dont l'avait chargés les abbés, à savoir l'acquisition de la terre de Landakot. L'abbé Bernard demeura à Grundarfjordur pendant un an, l'abbé Beaudoin deux ans, restant pour porter assistance aux pêcheurs français pendant une deuxième campagne, et avec son départ prit fin le ministère des abbés de Grundarfjordur.

Marins d'un bateau de guerre français lavant leur linge dans les sources chaudes à Reykjavik.

Les hôpitaux français

La prolifération des navires sur les côtes islandaises entraina la multiplication des naufrages. A cette époque, il n'existait aucune forme de secours organisé afin d'apporter une aide aux familles ayant perdu leur soutien. On commence à s'interroger sur les causes de ces naufrages, que certains attribuèrent au mauvais arrimage du chargement de sel, dangereux dans les tempêtes d'Islande. C'est donc durant cette période, au milieu du 19ème siècle, que

fut ébauchée l'idée d'envoyer un navire-hôpital en Islande, en plus des navires stationnaires, ou bien d'aménager un hospice à terre afin de porter secours aux malades en campagne. Dès 1850, à la suite de naufrages et de demande d'aides médicales au cours de ces rudes campagnes de pêche, le gouvernement français, répondant aux souhaits des commandants de la station navale en Islande, avait essayé de concevoir une aide sur place, une sorte d'hôpital pour les premiers secours, sur les côtes les plus fréquentées par les bateaux de pêche qui se solda néanmoins par un échec.


Un navire de la marine française assiste des voiliers de pêche dans la mer d'Islande.

C'est au printemps 1894 que fut finalement fondé, à Paris, une société dont la mission était de venir en aide aux marins de la grande pêche, la Société des Œuvres de Mer (SOM). Il s'agissait d'apporter sur les lieux de pêche des secours matériels, moraux et religieux aux marins passant de longs mois sur les bancs d'Islande. Afin de mener à bien sa mission, la Société des Œuvres de Mer devait se munir d'un navire spécial avec un médecin, un aumônier, mais surtout obtenir des fonds suffisants afin de financer cette œuvre importante. Très populaire dès son lancement, et ce dans toutes les classes de la société, la SOM fut financée en grande partie par la générosité publique. L'apostolat des œuvres de mer se concrétisa par deux types de réalisations, les maisons de marins et les navires-hôpitaux. Une de ces maisons fut fondée, dès le début, c'est-à-dire en 1896, à Faskrudsfjordur. La mission principale de la Société des Œuvres de Mer demeurait l'envoi de navires-hôpitaux. De 1896, année d'appareillage de son premier navire-hôpital, à 1939, date du retour de campagne de son dernier bateau, la SOM arma sept navires avec, à leur bord, un médecin appartenant à la Marine nationale. Notons que c'est à cette époque, en 1893, que parut le premier dictionnaire de conversation franco-islandais, rédigé par l'islandais Pall Thorkelsson.

Des navires de la Marine nationale sillonnaient aussi l'Atlantique nord pour des missions militaires avec, à leur bord, des médecins dont le rôle était essentiellement de soigner les équipages. Néanmoins, comme en témoignent les rapports, ces médecins furent amenés à soigner des pêcheurs, et se virent rapidement attribuer, en raison de l'importance des flottilles de la grande pêche, une mission d'assistance et de surveillance des pêcheurs. Ce n'est cependant qu'après la loi du 26 février 1911 que l'Etat envoya un navire tous les ans à partir du mois d'avril, avec pour mission de porter secours aux goélettes françaises et d'exercer un rôle de surveillance et de police de la flottille.

Le vapeur-ambulance *France* dans le port de Dunkerque.

En 1901 fut fondée à Dunkerque, avec l'approbation du gouvernement français, la Société de l'Hôpital français de Reykjavik, qui changea rapidement de nom pour devenir la Société des Hôpitaux français d'Islande (SHFI). Cette société se donna pour mission de construire des hôpitaux français sur le sol islandais. Afin d'assurer la navette entre les bateaux de pêche français et ces hôpitaux, mais aussi d'assurer les premiers soins, la SHFI arma en 1909 le vapeur-ambulance *France*, embarquant à son bord un médecin

de la Marine et comportant une infirmerie de 6 lits. En 1909, après seulement 8 ans d'existence, la SHFI possédait trois hôpitaux en Islande, à Reykjavik, à Faskrudsfjordur, et aux îles Vestmann. Dans ces hôpitaux furent détachées des infirmières diplômées qui travaillaient dans de grands hôpitaux parisiens et des médecins islandais.

L'hôpital français à Reykjavik de nos jours.

L'hôpital français à Faskrudsfjordur de nos jours.

L'hôpital français des îles Vestmann fut construit en 1905 et commença à fonctionner en 1906. Dans les parages des îles Vestmann, on rencontrait généralement, à partir du mois de mars à la fin du mois d'avril, des Bretons qui avaient quitté la France le 20 février pour venir pêcher sur la côte sud de l'Islande. L'hôpital était placé sous la surveillance administrative de M. Zimsen, et un commerçant de l'ile, Gisli Johnsen. En 1907, le docteur Halldor Gunnlaugsson, directeur régional de la Santé publique, en assura le service médical, et y

Des patients français convalescents devant l'hôpital français aux îles Vestmann. Au premier rang, le médecin islandais, une infirmière française et une servante islandaise.

travailla longtemps. Il devint même agent consulaire de France en 1910. Il parlait français et était assisté par une infirmière détachée de la clinique Tarnier à Paris, Mlle Hamon, Paimpolaise, parlant un peu l'islandais. L'hôpital fonctionna six mois par an jusqu'à la première guerre mondiale et de façon irrégulière pendant cette période. Ce fut le seul hôpital des îles Vestmann de 1906 à 1928.

Ces hôpitaux que les Français construisirent pour leurs pêcheurs, où les frais d'hospitalisation étaient moitié moins élevés pour les Islandais que pour les Français, furent aussi une bénédiction pour les malades islandais à une époque où les hôpitaux locaux n'existaient pratiquement pas.

La Grande Pêche

La Grande Pêche représentait déjà un secteur important de l'économie française sous Louis XIV. Ce sont les ports de Normandie et du Nord qui firent prospérer cette activité, puis, plus tardivement les ports du département des Côtes-du-Nord, particulièrement Paimpol. Après un développement extraordinaire de cette ville et la transformation de toute la région, le déclin fut aussi brutal que ne le fut son ascension. Le 19ème siècle et le début du 20ème (jusqu'à la première guerre mondiale) furent l'âge d'or de la pêche à la morue sur les bancs d'Islande. Elle prit fin juste avant la seconde guerre mondiale, la dernière goélette bretonne mettant le cap sur l'Islande en 1935. L'origine de cette pêche remonte à plusieurs siècles. Bien qu'il soit impossible de mentionner une date précise, on peut affirmer avec quelque certitude qu'au début du 17ème siècle des Français pêchaient la morue devant les côtes islandaises. La première source sûre concerne l'armateur dunkerquois Jean de Clerck qui envoya en 1616 et 1617 sept bateaux en Islande pour y pêcher la morue. Il arma en 1615 des navires pour la chasse à la baleine sur les côtes d'Islande et du Groenland. Les débuts de cette pêche en Islande furent lents et intermittents, les bateaux étaient peu nombreux et de faible tonnage, mais le nombre croissant de navires amena les autorités à mettre en place une réglementation de la pêche. Les premiers règlements concernant la pêche à la morue datent de 1764.

Les villes françaises qui ont envoyé le plus de bateaux en Islande.

La Grande Pêche se développa pour de multiples raisons. Le Christianisme avec ses prescriptions interdisant la consommation de viande durant de nombreux jours favorisa le développement de la capture de la morue. Ce poisson devint vite, du fait de sa bonne conservation en saumure, un objet d'échanges avec les pays qui étaient dépourvus, particulièrement les régions du Centre et du Midi de la France. La prospérité des ports d'armement était due au commerce du poisson mais aussi au travail qu'ils fournissaient à une population importante de charpentiers de marine, voiliers, forgerons… Les marins se recrutaient facilement, préférant se tourner vers « le rude Eldorado de l'Atlantique Nord » selon l'expression de Kerleveo, plutôt que de partager la misère des paysans ou des pêcheurs côtiers. Ce développement fut aussi favorisé sous le règne de Louis XIV par des mesures de protection de l'industrie des pêches, en particulier par l'octroi de primes à l'armement, mais

également parce que les marins constituaient une pépinière pour fournir les équipages de la Marine royale.

L'histoire de la pêche « à Islande », comme on disait à l'époque, débute véritablement au 18ème siècle où fut supprimé le monopole attribué au 16ème siècle par le roi du Danemark à ses seuls sujets. Cette industrie devint florissante dans les ports du Nord (Dunkerque et Gravelines), mais son développement fut bouleversé après la Révolution de 1789 et les guerres qui s'ensuivirent jusqu'en 1815. Ces années, mouvementées, virent les prix grimper, et la pêche à la morue tomba au plus bas. En 1806, il n'y avait que deux bateaux français sur les côtes d'Islande.

Paimpol de nos jours.

Ce n'est qu'en 1852 qu'une goélette, l'*Occasion*, sur l'initiative de Louis Morand, armateur de Paimpol se risqua vers l'Islande avec un équipage commandé par un capitaine dunkerquois. La campagne fut pleine de promesses et, l'année suivante, Louis Morand paria de nouveau sur l'Islande en armant trois bateaux. Dès 1856, la tendance se transforma en un essor important, pour atteindre 36 bâtiments en 1857, 56 en 1869, et enfin 80 bateaux venant de Paimpol (en plus de ceux du nord de la France et de Normandie) à l'apogée de cette aventure islandaise en 1895. Afin de soutenir cette jeune industrie, florissante, certains armateurs émirent une demande au conseil municipal, en 1853, afin de faire construire sur le quai un entrepôt pour y emmagasiner le sel que les bateaux devaient emporter sur les lieux de pêche. Le terrain fut octroyé aux armateurs, qui n'obtinrent le permis de construire l'entrepôt qu'en 1860. Ces armateurs tentèrent aussi de faire agrandir le port, suffisant à peine pour accueillir la flottille de plus en plus importante.

Morand comprit très tôt que l'avenir de Paimpol dépendait de son port, et il lutta avec d'autres armateurs pour son agrandissement. Or le chômage était particulièrement important dans cette région, et la pêche à Terre-Neuve pratiquée par quelques armements déclinait depuis quelques années. Morand prit, à 24 ans, la direction de l'armement de son père, possédant 8 bateaux, et devint le pionnier de la pêche sur les bancs d'Islande. Les premières années Morand et quelques autres armateurs se contentèrent d'envoyer 2,3, puis 4 navires par an. Ils passèrent brusquement à 14 navires en 1856, engageant définitivement leurs bateaux dans l'aventure islandaise leur conférant un rôle majeur dans cette industrie, qui devait pendant des décennies assurer la prospérité des armateurs et des corps de métiers concernés par la construction et l'équipement des navires de la région. Ainsi commencèrent 83 années d'une prospérité qui connut son apogée pendant la décennie précédant la première guerre mondiale et déclina peu à peu jusqu'en 1935, année où la dernière goélette paimpolaise, la *Glycine*, appareilla seule

La Glycine quittant le port de Paimpol pour sa dernière pêche en Islande en 1935.

pour les bancs d'Islande. En dépit de l'effroyable tribut en navires et en vies humaines, la pêche en Islande aura assuré travail et subsistance à des Bretons sans ressources.

Bien que Paimpol fût à la tête du mouvement, celui-ci s'étendit aux ports voisins, à savoir les ports d'une petite portion du littoral des Côtes-du-Nord. D'autres ports du nord de la France prirent part à cette aventure, comme Dunkerque et Gravelines, qui comptèrent parmi les ports d'armements importants durant la grande pêche en Islande. À titre d'exemple, en 1784, 85% du tonnage français envoyé en Islande était d'origine dunkerquoise. Les navires dunkerquois, durant l'affaire de Dyrafjordur, atteignirent leur nombre maximum, dépassant la centaine entre les années 1851 et 1853. Il est à noter que jusqu'à 1845 les navires provenant de Gravelines sont aussi inclus dans ces chiffres car les navires flamands étaient enregistrés à Dunkerque. En 1862, on comptait 134 navires pour ces deux ports. C'est à ce moment que les Paimpolais commencèrent à leur faire concurrence avec 29 navires, ainsi que quelques autres ports bretons. Ces trois villes, Dunkerque, Gravelines et Paimpol, furent les trois pôles de la grande époque de la pêche à Islande. Notons aussi que tandis que les voiliers dunkerquois diminuaient, ceux de Gravelines, dont l'économie dépendait exclusivement de la pêche et de la construction navale, augmentaient. Jusqu'au 20ème siècle, le nombre de bateaux flamands stagna tandis que celui des Paimpolais s'accroissait, les chiffres oscillant cependant d'une année à l'autre. On estime qu'à l'apogée de la grande époque islandaise, il y avait chaque année environ 200 navires et plus de 4000 pêcheurs français sur les bancs d'Islande. On assiste depuis quelques années dans la région du Nord à un regain d'intérêt pour cette période, comme l'attestent la grande exposition tenue au Musée des Beaux-Arts de Dunkerque en 1987 ou encore l'ouvrage publié par la municipalité de Gravelines en 1988, *Pêcheurs à Islande, du banc de prière au banc de misère*, consacré aux Islandais de Gravelines. Des voiliers de Normandie, notamment de Granville, Fécamp et Dieppe, étaient également nombreux dans les zones de pêche et certains Islandais croyaient découvrir des liens de parentés avec les équipages, par la descendance de Rollon et Ragnar Lodbrok, et ils les accueillaient amicalement.

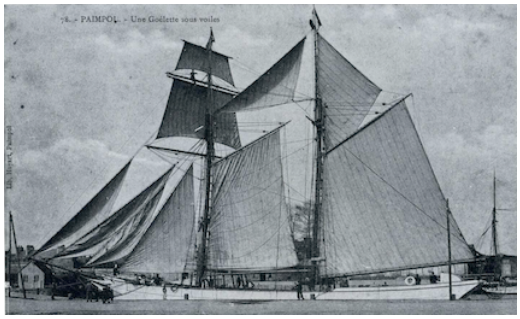
Le port de Gravelines.

La pêche à Islande fut une source formidable d'enrichissement pour ces régions qui subsistaient grâce aux revenus de la Grande Pêche, et qui gardent aujourd'hui encore des traces de cette époque. Paimpol conserve des traces de ces fortunes amassées, ayant permit l'enrichissement de la ville et de la région, permettant par exemple l'acquisition en 1909 de la résidence de l'armateur Savin qui devint l'Hôtel de Ville de Paimpol, ou encore l'aménagement du bassin qui est, de nos jours, un port de plaisance très fréquenté. La Grande Pêche laissa d'autres traces, moins apparentes. En effet, la situation économique de cette région à l'origine très pauvre dépendait essentiellement des revenus provenant de cette pêche, dont les besoins créèrent des industries et des emplois. La ville de Paimpol se bâtit sur la fortune amassée grâce à la pêche, et son influence économique s'étendait bien au delà du port de Paimpol, et plus largement des ports armant pour l'Islande. En effet, en outre des familles de pêcheurs, la pêche en Islande fit vivre quantité d'ouvriers employés par les industries qui se rattachaient à la pêche à Islande, tels que les ouvriers constructeurs, voiliers, cordiers… La pêche sur les bancs d'Islande fournit à ces populations un volume de travail considérable, une

flottille de 40 corvettes par exemple, employait environ 2000 personnes dès 1735, alors que Dunkerque ne comptait que 13 000 habitants.

Bateaux de pêche français à Faskrudsfjordur.

Jean Kerleveo commence ainsi son chapitre sur la disparition des voiliers à Paimpol : « L'historique a exposé comment l'entreprise d'Islande a vu venir la ruine, alors qu'on la croyait solidement ancrée dans la cœur de Paimpol. La décadence commence en 1906-1907, mais se précipite surtout à partir de 1915, par suite des circonstances exceptionnelles dues à la guerre. Contrairement à ce qu'espéraient les armateurs, la pêche d'Islande ne connaît, après le traité de paix, qu'une reprise factice entre 1920 et 1926. Après la disparition de la pêche de Terre-Neuve en 1926, l'industrie islandaise consomma sa ruine en 1935, lorsque la dernière goélette islandaise, la Glycine, revint de son expédition. Avec les navires diminuent les effectifs ; le millier de pêcheurs d'Islande se réduisit dans l'après-guerre à moins de deux cents, puis à une cinquantaine en 1935 ». Le nombre de voiliers islandais avait déjà commencé à diminuer après 1900, passant de 174 en 1905 à 139 en 1910, puis se maintint atour de 110 jusqu'à la Grande Guerre. De plus, entre les années 1905 et 1914, la mer s'acharna contre les pêcheurs français, faisant disparaître 32 navires en corps et bien. La première guerre mondiale qui suivit n'arrangea pas la situation, le nombre de pêcheurs chutant à cause du décret de la mobilisation. La première guerre mondiale fut fatale aux navires d'Islande, peu d'entre eux survivant au massacre, et la hausse rapide des prix rendit le renouvellement de la flottille très difficile. La construction d'une goélette, qui revenait à 70000 Francs en 1913, coûtait après guerre 220000 Francs. Après la guerre, seulement 17 voiliers reprirent la pêche. Le nombre de bateau n'augmenta pas : en 1929 les voiliers français qui pêchaient au large de l'Islande comptaient 410 pêcheurs à leur bord. C'est durant cette période que la pêche en Islande s'effondra, sans jamais parvenir, par la suite, à se relever. Le glas fut sonné par l'Islande, qui se mit à protéger ses côtes, interdisant l'accès de ses baies aux navires étrangers, rendant impossible le transbordement de la morue sur les « chasseurs ». Cette protection, entérinée par la loi du 21 avril 1922 rendait impossible la seconde campagne de pêche, et empêchait aussi le transbordement des premières prises, plus rentables. Une demande de permis spécial fut formulée afin de pouvoir mouiller dans deux fjords seulement, mais elle fut refusée. Ce fut le point final qui mit fin à l'aventure islandaise. D'autres facteurs expliquent ce déclin. En effet, il peut s'expliquer par la concurrence croissante des pays étrangers (en particulier de la Norvège), l'avènement des chalutiers, l'échec de la motorisation des goélettes, l'échec de la pêche au Groenland, l'affluence exagérée de produits sur le marché alors que la consommation était stationnaire, ainsi que la hausse des dépenses de l'armement pendant et après la guerre, avec nécessité d'investissements énormes. En 1936 fut créé, sans grand résultat, le Comité des Grandes



Goélette à pleines voiles au port de Paimpol.

Pêches, où siégeaient des représentants des armateurs et pêcheurs, dans l'espoir de trouver une solution. C'est alors que survint une deuxième guerre mondiale, et de préoccupations d'un autre ordre. Tout était fini.

Le déroulement de la pêche

Comment se déroulait donc cette fameuse pêche à Islande ? Les navires partaient pour l'Islande le jour de la grande marée, qui se rapprochait du 20 février. La date du départ fut cependant réglementée et depuis l'ordonnance royale du 16 janvier 1840, le départ était interdit avant le 1er avril, à la suite de sinistres survenus pendant la campagne de pêche de 1839 et dont la cause fut attribuée au départ prématuré des navires de pêche. Ceci provoqua des réclamations et cette ordonnance fut abrogée par un décret daté du 18 octobre 1863. La date de départ fut libre, décidée entre armateurs, provoquant des tensions entre armateurs dunkerquois et paimpolais, les uns décidant de faire partir leurs bateaux en février, les autres fin mars. Le dimanche avant le jour d'appareillage avait lieu à Paimpol le « Pardon des Islandais » auquel participait toute la population. La procession et la bénédiction des Islandais furent supprimées en 1904 à la suite d'un conflit entre la municipalité et le clergé et furent remplacés par un « Pardon laïque » avec défilé et bal populaire.

Équipage français d'un voilier sur les côtes d'Islande.

Les pêcheurs embarquaient à bord de bateaux spécialement conçus pour l'Islande, les goélettes. La goélette fut adoptée par les Paimpolais après avoir éliminé plusieurs navires. Elles furent conçues et modifiées progressivement, grâce aux indications des capitaines, pour convenir au type de pêche et aux parages islandais. Les bateaux naviguaient vers la pointe sud-ouest de l'Angleterre, voguaient au large des îles Sorlingues, situées en face de la pointe de Cornouailles, puis passaient la pointe sud-ouest de l'Irlande pour finalement se diriger directement vers l'Islande. Après une traversée dont la durée variait entre huit et quinze jours, les goélettes arrivaient en vue des côtes d'Islande. Quelques capitaines audacieux prenaient parfois le canal Saint-Georges (entre l'Irlande et l'Angleterre) et établissaient des records de traversée de cinq à six jours, mais cette route étaient beaucoup plus dangereuse du fait des brumes et des récifs, en particulier la fameuse aiguille rocheuse de Rockall.

Une fois arrivés sur les bancs d'Islande, la première pêche avait lieu. Après l'atterrissage au sud et au sud-est de l'île, débutait donc la première pêche qui durait jusqu'au milieu du mois de mai. C'était la plus lucrative. Vers le quinze mai, toutes les goélettes se rendaient dans les baies islandaises, à Reykjavik, Dyrafjordur, ou Patreksfjordur, sur la côte occidentale, et à Nordfjordur ou Faskrudsfjordur sur la côte orientale. Là, les goélettes rencontraient le chasseur, navire envoyé de par les armateurs afin d'embarquer les premières prises et leur remettre du sel, des vivres, de l'eau, des voiles de rechange et du courrier. Pendant ce répit de huit à dix jours, les goélettes étaient réparées, nettoyées et ravitaillées tandis que les hommes faisaient leur lessive et une toilette moins sommaire que pendant la pêche. Après cette brève interruption, les goélettes faisaient cap vers l'ouest et le nord de l'île où se pratiquait la deuxième pêche. Les fonds y sont plus profonds, et les navires se tenaient plus loin des côtes.

Vers la fin août, les vivres étaient épuisés et les hommes épuisés. Après avoir relâché dans un fjord pour faire des provisions pour le retour, les goélettes rentraient en France. Le retour était beaucoup moins rapide que l'aller, une quinzaine de jours étant nécessaire. Enfin les bateaux arrivaient. À Paimpol, le lendemain, les goélettes, avec un équipage réduit de six ou sept hommes reprenaient la mer pour Bordeaux, Nantes, La Rochelle, Granville ou Fécamp, principaux marchés où se vendait le poisson. Celui-ci était fortement attendu et les premières cargaisons se vendaient plus cher, « faisaient prime ». Après avoir acheté du sel pour la campagne suivante, les bateaux rentraient à Paimpol « avec les premières brumes d'automne ».

Les cimetières français

Funérailles de marin français en Islande.

Chaque année, des milliers de pêcheurs se rendaient en Islande, mais tous ne revenaient pas. En 83 ans de pêche en Islande plus de cent bateaux de Paimpol et des villages avoisinants disparurent avec 2000 hommes. 2000 hommes disparus, équipage après équipage, c'est la moitié de la population de la ville de Paimpol de l'époque. Il n'y avait pas que les Bretons, il y avait aussi les Flamands. Le Journal de Gravelines, qui était à cette époque une ville de 4 à 8000 habitants, est, à la fin du siècle dernier, plein de récits de naufragés sur les côtes d'Islande. Dans le cas du plus grand port d'armement pour l'Islande, Dunkerque, le premier sinistre en mer d'Islande est enregistré en 1825. Selon Henri du Rin, 191 bateaux disparurent sur les bancs d'Islande avec 1463 hommes. En considérant seulement les trois plus grands ports d'armement, cela fait un total de 340 bateaux et de 3800 hommes disparus en mer d'Islande pendant la grande époque de la pêche à la morue. Il est important de noter que ces chiffres sont une estimation, car les chiffres des registres ne sont pas tout à fait fiables.

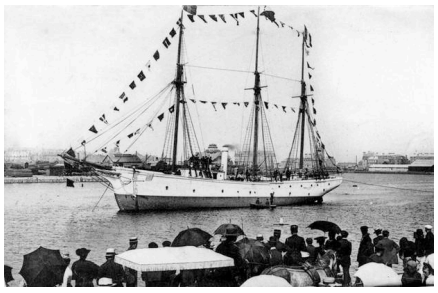
Des « tombes françaises » existent dans presque chaque fjord de l'est et de l'ouest de l'Islande. Dans les mêmes régions, de nombreux petits cimetières ont une ou plusieurs tombes françaises, parfois encore discernables, surtout là où les Français venaient fréquemment, comme à Patreksfjordur, où les goélettes apportaient souvent leurs malades et leurs morts. Le principal cimetière français des fjords de l'ouest est situé près de Haukadalur dans le Dyrafjordur. Le cimetière se résumait à plusieurs tombes éparpillées dans la vallée d'Haukadalur jusqu'en 1937, quand il fut décidé de bâtir un mur autour de quelques sépultures françaises, le transformant en cimetière digne de ce nom. Le cimetière est, aujourd'hui encore, un petit jardin à la mémoire de ces marins français. Un des principaux cimetières de pêcheurs français se trouve à Faskrudsfjordur, endroit fort fréquenté par les Français à la fin du siècle dernier, où, vers 1900, ils pouvaient trouver un réconfort

Le cimetière français à Faskrudsfjordur.

physique et moral grâce à un hôpital et à un foyer de marins où se trouvait un prêtre catholique et où ils avaient leur propre cimetière, à flanc de côteau. En 1903, l'abbé aumônier des Œuvres de Mer décida qu'il fallait aménager une terrasse et dresser une clôture en bois pour en défendre l'accès aux bestiaux. Dès lors, les Œuvres de Mer veillèrent sur ce cimetière. Après les deux guerres mondiales, le cimetière tomba en décrépitude, les pêcheurs français n'allant plus à Faskrudsfjordur. En 1959, l'ambassade de France fit niveler le terrain, et les noms encore lisibles sur les croix qui subsistaient furent gravés sur le socle du nouveau calvaire dressé à la mémoire des pêcheurs français. Un autre hommage fut rendu à ces pêcheurs près de 20 ans après le départ de la dernière goélette, une stèle ayant été inaugurée en leur honneur dans le vieux cimetière de Reykjavik, en 1954.

Charcot, à gauche, avec un de ses amis dans l'Antarctique.

Parfois fatale aux pêcheurs français, la mer d'Islande emporta aussi un certain nombre de scientifiques français, parmi eux figure Jean-Baptiste Charcot. Les premières croisières de Charcot dans les mers d'Islande remontent à 1901-1902. De 1914 à 1918, durant la guerre, il est d'abord mobilisé comme médecin de marine de première classe. De 1916 à 1918, la Marine française lui confia le commandement d'un cargo-corsaire de lutte anti-sous-marine, avec un équipage déguisé en marins de commerce, pour patrouiller le long des côtes bretonnes et normandes. Charcot termine la guerre avec les Croix de Guerre britannique et française, ainsi qu'une citation à l'ordre de l'armée pour ses actes de courage. De 1918 à 1925, Charcot monte les grades hiérarchiques et est nommé capitaine de frégate en 1923. Durant cette période, il effectue avec son navire (le *Pourquoi pas? IV*) des missions scientifiques. A partir de 1925, atteint par la limite d'âge, il ne peut plus commander, mais reste à bord en qualité de chef des missions. Il va effectuer de multiples navigations vers les glaces de l'Arctique. Le 3 août 1936, le *Pourquoi pas? IV* dépose au Groenland la deuxième mission de Paul-Émile Victor. C'est sur le retour en Islande, au large d'Alftanes, que le *Pourquoi pas?* fera naufrage, le 16 septembre 1936. Cette tragédie provoqua une grande émotion en Islande, et le 14 novembre 1952, un monument Charcot fut inauguré à Reykjavik. Le 15 juillet, anniversaire de sa naissance, une plaque fut apposée dans le phare de Thormodssker. Sa mémoire fut aussi honorée dans des poèmes, expositions et films islandais.



Pourquoi-Pas? quitte le port du Havre.

Si nous connaissons aujourd'hui l'histoire de ces hommes, c'est en partie grâce au roman de Pierre Loti, Pêcheurs d'Islande. Le roman eut un grand succès dès sa parution en 1886, et décrit, bien que teinté de romantisme, la vie pénible des pêcheurs « à Islande ». Loti ouvrit la

voie à d'autres écrivains et journalistes, et des dizaines de livres furent écrits plus tard sur ce roman et ses personnages, dont les modèles et inspirations se trouvaient dans les ports de pêche de Paimpol et Ploubazlanec. Le récit de ces pêcheurs est très précis, et absent d'exagération, bien qu'il s'agisse d'un roman. N'ayant jamais été sur les bancs d'Islande, Loti séjourna néanmoins à Paimpol, où il fréquenta ces pêcheurs à Islande qui devinrent les héros de son œuvre. Le récit de Loti eut, en France, un fort impact. En effet, il fit découvrir au monde littéraire la réalité de la vie des pêcheurs d'Islande, et c'est grâce à lui que le grand public commença à s'intéresser au sort de ces hommes. Quand Loti fut reçut à l'Académie française, Alfred Mézières prononça ces mots : « Pourquoi le grand public ignorait-il le double drame qui se joue à chaque été sur la Mer d'Islande et sur les côtes de Bretagne ? Personne n'en avait encore fixé en traits durables les péripéties émouvantes, personne n'en laissait dans nos esprits une image immortelle. Vous l'avez fait le premier, Monsieur, c'est votre honneur ».

Pierre Loti.

Veuves de marins d'Islande priant devant les noms des marins morts en mer.

L'officialisation des relations

Jules Verne.

En 1864, Jules Verne fit paraître Voyage au Centre de la Terre, roman imaginaire, aventure périlleuse, toute de fiction, mais qui a pour l'auteur le prétexte de la connaissance. À travers son récit, nous découvrons l'Islande et le volcan Snœfell, mais aussi l'Islande littéraire, celle des immortelles « Sagas ». Jules Verne, reprit presque mot pour mot le récit de l'arrivée du prince Jérôme à Reykjavik, et n'eut donc aucune peine à rendre son récit véridique en gardant pour chaque personne réelle son nom et son apparence, bien qu'il ne fut jamais allé en Islande. Parmi les personnages intervenant dans son récit figurait le professeur Fridriksson du lycée de Reykjavik. Ce dernier, en plus d'avoir réellement existé, entretint avec Jules Verne une correspondance en latin. C'est de lui que Jules Verne acquit, comme s'il y avait séjourné, une très grande connaissance de l'Islande. Fridriksson, professeur de latin au lycée de Reykjavik, parlait et écrivait couramment le latin. Ami intime de Jon Sigurdsson, il lutta aussi pour l'indépendance de l'Islande. Il fut député à l'Althing pendant 30 ans, puis fut nommé commissaire royal de 1865 à 1867. Thora Fridriksson a été la fille de celui que Jules Verne appelait « le charmant homme » et un « authentique héros de roman ». Dans les années 1950, âgée de 85 ans, Thora était présidente honoraire de l'Alliance française de Reykjavik où elle enseignait la langue et la littérature françaises. Elle participa aussi à la rédaction de la revue « France-Islande ». C'est à cette époque, en effet, que commenceront à être traduits en islandais des textes français, et que s'établiront des contacts littéraires entre ces deux civilisations si opposées. Depuis les livres de Gaimard, depuis celui sur la croisière de la Reine Hortense, la littérature française va fleurir de comptes-rendus de voyages dans les zones boréales.

Halldor Kr. Fridriksson.

Ainsi se termine le 19ème siècle, dont les dernières années bouleversèrent la vie de chacun grâce aux différents progrès techniques, notamment l'essor des moyens de communications. L'industrie automobile se développe peu à peu, ainsi que l'aviation et le télégraphe électrique, rapprochant toujours plus les continents. La traversée de l'Atlantique ne demande plus que 5 ou 6 jours, et les vapeurs commençaient à supplanter les grands voiliers qui peu à peu se virent relégués dans des musées, comme témoins d'une époque révolue.

La diplomatie française en Islande

Il y a, à Reykjavik, au bord de la mer, une maison blanche, dont l'image fit le tour du monde lorsque s'y déroula, en 1986, une rencontre entre Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev. Cette maison accueillit auparavant Winston Churchill, en 1941, juste après sa rencontre avec le président Roosevelt au sujet du Pacte atlantique, qui devait former la base de la constitution des Nations Unies. S'intéresser à l'histoire de cette maison nous permet, plus largement, de nous intéresser à l'histoire de la représentation diplomatique française en Islande. En effet,

cette maison doit son existence à l'accroissement des besoins créés par la présence de pêcheurs français en Islande.

Hofdi, la résidence du premier consul de France.

Qui dit économie dit représentant défendant les intérêts engagés. Comme nous avons vu précédemment, après 20 années d'efforts spectaculaires, Paimpol arrivait à l'apogée de sa jeune industrie de pêche. En effet, en 1859, 56 navires paimpolais, avec 1009 hommes à bord, voguèrent vers l'Islande. Ces chiffres ne furent surpassés qu'à la fin du siècle, en 1895, avec une flotte de 80 bateaux. Cette année-là, 200 goélettes françaises, avec 4000 pêcheurs, fréquentèrent les eaux islandaises. Compte tenu des capitaux, matériel et homme, engagés, on comprend que la nomination d'un consul français en Islande ait été souhaitée. Dès le début de la pêche française en Islande, dans les premières décennies du 19ème siècle, les armateurs de Dunkerque, soucieux de leurs intérêts, intervinrent sans relâche pour obtenir une agence consulaire en Islande. Les réponses du Danemark furent à chaque fois négatives.

Le port de Dunkerque de nos jours.

Gaimard lui-même présenta un éventuel candidat au ministre danois des Affaires étrangères le 17 mars 1836, mais la réponse fut négative. En 1855, Barlatier de Mas fit aussi un rapport, affirmant qu'il était essentiel que la France eût à Reykjavik un agent consulaire salarié. Cette demande fut appuyée par le ministre de la Marine, l'amiral Hamelin qui la transmit à Walewski. Elle fera l'objet d'une correspondance suivie, puis transmise à M. Dotezac, ambassadeur à Copenhague. Le prince Napoléon fit aussi un rapport, secret, au gouvernement impérial, portant sur l'étude de la création d'une agence consulaire, dans lequel il nota que bien que la nécessité d'avoir une présence consulaire était réelle, les ressources matérielles manquaient.

Finalement, le nom de M. Randrup, Danois de naissance parlant le français, fut proposé afin d'occuper ces fonctions. C'est finalement en 1862 qu'il sera nommé par le ministre de la Marine et par le ministre des Affaires étrangères, « Agent consulaire du gouvernement impérial ». Randrup assumera ses fonctions d'agent consulaire de France à Reykjavik et rendra de grands services aux pêcheurs français. Différents agents consulaires succédèrent à Randrup. Cependant, avec trois hôpitaux français sur le sol islandais, et la nécessité toujours croissante d'assister les marins français, il devint impossible de se contenter d'agents consulaires locaux. C'est ainsi qu'en 1908, la décision fut prise d'envoyer un consul de France, Jean-Paul Brioullin. Brioullin se fit construire une demeure, qui à l'époque se trouvait au bord de la mer, sur laquelle donnait la porte d'entrée principale. Cette maison était son lieu de travail, où il s'occupait de tout ce qui concernait les pêcheurs des voiliers et des chalutiers, les navires stationnaires, les navires hôpitaux, et des trois hôpitaux français, récemment construits. On peut encore voir, au dessus des portes de la résidence, qui plus tard reçut le nom de Hofdi, l'inscription RF, République Française, accompagnée des faisceaux et du bonnet phrygien. Brioullin démissionna de son poste de consul pour se consacrer à ses

projets personnel en 1911. Il demeura cependant dans la résidence de Hofdi, poussant l'État français, afin de loger le nouveau consul M. Blanche, à acquérir une maison située au 6 Skalholtsstigur, encore de nos jours, résidence des ambassadeurs de France. Après l'armistice, les bateaux français revinrent sur les bancs d'Islande, entrainant la nomination d'un nouveau consul de France, André Courmont. Courmont était déjà venu en Islande, y ayant été envoyé par le gouvernement français en 1911, afin d'enseigner à l'Université d'Islande à Reykjavik, qui venait d'être fondée. Il apprit rapidement l'islandais, et profita de son premier séjour pour procéder à une étude approfondie de la littérature et de l'histoire islandaises. Courmont fut appelé au service militaire en 1913, se retrouvant rapidement en première ligne, où il perdit l'usage d'un œil et d'une main. Il resta cependant dans l'armée et fut soudainement nommé, dès 1917, consul de France en Islande, poste qu'il occupa jusqu'en 1923. André Courmont représenta un vrai dynamisme dans la vie culturelle et artistique islandaise et il avait dans ce milieu noué des relations amicales. Jonas Jonsson de Hrifla, l'homme politique islandais le plus connu des années 1920 et 1930, était un bon ami de Courmont, il parlait couramment français, avait étudié en France et avait développé un grand intérêt pour ce pays. On ne peut entièrement cerner la politique de Jonas sans se référer aux débats français, aussi bien dans la propagande que dans l'argumentaire, qui étaient en France très virulents à cette époque.

La résidence de l'ambassadeur de France à Skalholtsstigur 6.

Le consulat français en Islande fut, après l'indépendance de l'Islande, remplacé par une ambassade. Le premier ambassadeur de France en Islande fut M. Voillery, ancien consul. Déchu de ses droits par le régime de Vichy, il fut, lors de la seconde guerre mondiale, représentant de la France libre à Reykjavik, puis nommé, après le conflit, ambassadeur de France en Islande auprès de la nouvelle République islandaise. La même année, le premier ambassadeur d'Islande en France, Pétur Benediktsson, fut nommé. En effet, c'est en 1946 que la France et l'Islande nouèrent des relations diplomatiques officielles, se soldant par un échange d'ambassadeurs.

L'approfondissement

Le 20ème siècle, en plus de marquer l'officialisation de l'amitié franco-islandaise, à travers l'échange d'ambassadeurs, vit aussi s'approfondir les échanges culturels, économiques et scientifiques entre les deux pays. En effet, la coopération et les liens entre la France et l'Islande s'accrurent tout au long du 20ème siècle. Les liens culturels remontent à la deuxième moitié du 11ème siècle, quand Sœmundr Sigfusson, « le savant », fit ses études à Paris. Par la suite, d'autres Islandais poursuivirent des études en France comme Thordur Thorlaksson, évêque de Skalholt durant la deuxième moitié du 17ème siècle, ou encore, comme nous l'avons vu Gudmundur Sivertsen dans les années 1830. Jon Stefansson entre les années 1908 et 1910, fut le premier peintre islandais à étudier à Paris, chez Matisse, comme plusieurs peintres nordiques. L'abbé Jon

L'écrivain Johann Sigurjonsson.

Sveinsson, (qui écrivait sous le nom de Nonni) et son frère Manni furent sauvés par un navire de guerre français pendant une virée en mer mémorable à Eyjafjordur. Nonni obtint une bourse d'études en France et s'est converti au catholicisme. La plupart de ses œuvres furent traduites en français (la première traduction fut en 1914) et devinrent populaires en France et ailleurs.

Les années 1920 verront nombre d'artistes et intellectuels islandais exporter leurs talents en France, notamment à Paris. En 1920, la pièce « Le Désir et Johann Sigurjonsson » fut jouée au Théâtre des Champs-Élysées à Paris. L'Alliance française de Reykjavik, fondée en 1911, avec l'aide, comme nous l'avons vu, de Thora Fridriksson, commença à donner ses premiers cours de français aux Islandais souhaitant apprendre la langue. En 1952 furent attribuées par l'État islandais les premières bourses d'études aux étudiants français pour l'étude de la langue, de l'histoire, et de la littérature islandaises. Ces bourses existent toujours. Albert Gudmundsson se fit connaître en France pour ses talents dans le football dans les années 1950 et joua avec plusieurs équipes françaises de champions. Par la suite, il devint ministre, et finalement, ambassadeur d'Islande en France.

Centenaire de l'Alliance française à Reykjavik.

Les années 1960 marquèrent une période très active de création artistique en Islande, avec en particulier le groupe SUM qui attira de nombreux artistes étrangers en Islande. On vit aussi, en août 1964, le lancement de deux fusées Dragon françaises depuis l'Islande. Il s'agit des premiers lancements de fusées réalisés en dehors d'une base de lancements conventionnelle, c'était en quelque sorte une première mondiale. Le Centre National d'Études Spatiales (CNES) avait à peine deux ans d'existence et s'était engagé dans ce défi afin de mesurer la répartition en direction et en énergie des électrons et des protons le long des lignes de force du champ magnétique terrestre et leur processus d'accélération dans les couches de Van Allen. Il fallait effectuer les lancements le plus près possible du pôle Nord magnétique, c'est la raison pour laquelle l'Islande fut choisi. Le livre L'espace du rêve à la réalité, écrit par Marius Le Fèvre, consacra une vingtaine de pages à la campagne d'Islande de 1964. Notons que c'est à cette époque qu'Icelandair reçut l'autorisation d'ouvrir un bureau à Paris. Les auteurs français sont de plus en plus traduits en islandais et dès les années 1970 sont représentés d'une façon régulière sur les scènes islandaises, tels que Molière, Anouilh, Ionesco… En 1977 a lieu une exposition de cinq artistes islandais contemporains à l'occasion de l'ouverture du centre Georges Pompidou.

La base de lancement de fusées françaises en Islande.

Au cours des années 80, l'intérêt pour l'Islande crût énormément. Les touristes français commencent à visiter le pays, et les festivals commencent à inviter des artistes et musiciens islandais. La Cité des Arts de Paris accueille des pensionnaires islandais. Des expositions et autres manifestations culturelles ont lieu partout en France, surtout dans les régions ayant des affinités avec l'Islande, comme ce fût le cas en Bretagne ou en Normandie, bien que certaines villes universitaires telles que Toulouse ou Montpellier organisèrent aussi des journées culturelles autour de l'Islande. Traducteurs et journalistes s'affairent de part et d'autre, les

agences de voyages proposent l'Islande parmi leurs destinations et les rédacteurs de guides de voyage se mettent à la tâche. Les cinéastes islandais participent aux festivals français majeurs tel que Cannes, La Baule, ou encore le Festival du Film Nordique à Rouen, et y remportent des prix. Des associations d'amitié se créent, en particulier France-Islande, toujours active, les jumelages de lycées et échanges scolaires se multiplient. En 1987 est finalement publiée, après des années de travail, dans la collection la Pléiade, l'intégrale des sagas islandaises traduites par Régis Boyer. Notons aussi la signature de l'accord de jumelage entre Gravelines et Faskrudsfjordur, en 1989, témoignant des liens forts ayant existés entre les villes engagées dans la Grande Pêche et l'Islande. A partir de cette date et pour des raisons évidentes il serait fastidieux d'énumérer toutes les manifestations de la présence islandaise en France, et française en Islande. Cependant, certains éléments méritent d'être soulignés.

Les liens culturels et scientifiques entre les deux pays s'approfondirent en 1983, avec la signature, le 12 avril, d'un Accord de coopération scientifique et culturelle. Le gouvernement de la République française et le gouvernement de la République d'Islande, désireux de faciliter et de développer d'avantages les échanges et la coopération entre la France et l'Islande dans les domaines de l'enseignement, de la culture, de l'art, et de la science, et de resserrer ainsi les liens d'amitié entre les deux États, convinrent d'un certain nombre de dispositions. L'article premier par exemple, prévoit que « les parties contractantes coopèrent étroitement au développement de la connaissance dans l'un et l'autre État, de leurs langues et de leurs cultures respectives. Elles sont également résolues à mettre en œuvre les moyens nécessaires pour assurer le développement d'une coopération scientifique », et l'article 3 prévoit que « chacune des parties contractantes facilite, dans toute la mesure des possibilités, l'installation et le fonctionnement sur son territoire d'institutions culturelles et scientifiques, afin de promouvoir la connaissance de la langue, de la culture et des activités scientifiques de l'autre État ». Il est à noter que cet accord est toujours en vigueur, et que c'est dans son cadre que chaque année des bourses sont octroyées à des chercheurs et étudiants des deux pays. C'est la même année que la présidente Vigdis Finnbogadottir se rendit en visite d'État en France.

Au cours des années 90 on vit un certain nombre de sociétés islandaises s'implanter en France. Certains Islandais y sont déjà installés depuis de longues années, et le nombre de ressortissants islandais en France, pour la majorité des étudiants, s'élevait à quelques 300 personnes. L'islandais gagne en popularité et est enseigné dans une demi-douzaine d'universités, accompagné par la publication de manuels d'enseignement de la langue. Les éditeurs français s'intéressent aussi aux jeunes auteurs islandais, et certains Islandais acquièrent une renommée internationale et sont invités par certaines institutions officielles telle que l'Opéra de Paris par exemple. En 1990, le président François Mitterrand se rend en visite d'État en Islande, accompagné entre autres par Jack Lang. Outre le projet d'un dictionnaire franco-islandais, un fonds d'aide à la traduction est constitué, le fonds Jules Verne. Ce fonds permit la traduction d'un nombre important d'œuvres françaises, telles que l'intégrale

François Mitterand, président de la France, en Islande avec Vigdis Finnbogadottir, présidente d'Islande.

de Rabelais, ou des ouvrages comme Madame Bovary, ou Jacques le Fataliste en 1996. Jack Lang remit les insignes de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres à l'écrivain Sigurdur Palsson. C'est la même année que fut créée la Chambre de commerce franco-islandaise, se fixant pour objectif le renforcement des liens économiques entre les deux pays. En 1996 paraît finalement le dictionnaire français-islandais et c'est la même année qu'est créé, à l'Assemblée Nationale, le groupe d'amitié France-Islande, présidé par Georges Colombier, puis à partir de 2012, par le député de Haute-Savoie Lionel Tardy.

L'Alliance française a créé le Festival du film français qui se déroule en mi-janvier. Le festival a pris de l'ampleur au fil des années. Des milliers de personnes ont été attirées par le festival ces dernières années. Il est devenu une partie intégrante de la vie culturelle de Reykjavik.
Du 27 septembre au 10 octobre 2004 s'est déroulée l'une des plus grandes présentations culturelles de l'Islande à l'étranger, à Paris et ailleurs en France, "Islande de glace et de feu". Il y eut une exposition au Palais de la Découverte. Le festival a suscité une grande attention en France, notamment parce qu'un iceberg entier a été apporté à Paris à cette occasion, et a été placé devant le Palais de la Découverte.

L'exposition historique „Heimskautin heilla", a été ouverte en février 2007 au centre de recherche de Sudurnes. L'exposition fut consacrée à l'expédition polaire de Jean-Baptiste Charcot, un des plus remarquables explorateurs du siècle dernier. Charcot avait beaucoup d'amis en Islande, et quand son bateau le Pourquoi pas? disparut à Borgarfjordur avec son équipage complet, une grande tristesse, telle qu'il n'y en avait jamais eu suite au décès d'un homme étranger, accabla l'île. Ce fut une glorieuse exposition d'un extraordinaire voyage polaire, d'un chef d'expédition et d'un médecin qui fut aussi un épisode dans la longue amitié entre les Islandais et les Français.

La présentation de la France „Pourquoi pas? - Printemps français en Islande", a eu lieu à Reykjavik du 22 février au 12 mai 2007. L'événement était la continuation de la présentation "Islande de glace et de feu» mentionnée ci-dessus. C'était la première fois que les Islandais invitaient un pays étranger à présenter sa culture avec la même organisation et la même importance que les autres festivals du pays organisés en même temps. Mais ce mois de festivités n'était pas seulement culturel, l'accent a également été mis sur la science et les affaires.

La géantesse à Reykjavik le 12 mais 2007, de la compagnie de théâtre française Royal de luxe.

Une importante promotion culturelle et un enseignement du français caractérisent les activités de l'Alliance Française dès sa création. Dans les premières années, l'Alliance française a eu pour but l'élaboration d'une bibliothèque française et l'organisation de soirées de discussion littéraires et artistiques intitulées "le Cercle français". Les étudiants sont maintenant environ 300 et de tous âges. L'Alliance française organise également de nombreux séminaires sur la cuisine et la dégustation de vin français.
Pour le centenaire de l'Alliance française à Reykjavik, des dizaines d'événements furent organisés en collaboration avec l'Ambassade de France en Islande, ainsi que diverses associations culturelles locales. Ce centenaire était une autre étape symbolique dans l'histoire des relations culturelles et de l'amitié entre les nations française et islandaise.

Les traductions littéraires du français ont longtemps joué un rôle important dans la vie littéraire de l'Islande et ont eu des effets directs et indirects dans sa littérature. Auparavant, la littérature française n'était accessible qu'à certaines personnes très éduquées, mais son accès au grand public s'est considérablement développé au cours des dernières, comme en témoigne par exemple le succès des livres L'Insoutenable légèreté de l'être de Kundera, Suite française de Némirovsky ou HHhH de Laurent Binet. On ne peut évidemment donner de liste exhaustive d'œuvres françaises connues en Islande tellement celles-ci se sont répandues chez le lectorat islandais suscitant un intérêt croissant du grand public et des traductions et éditions toujours plus nombreuses, en voici tout de même des exemples : Jon Oskar (poèmes du 20ème siècle, Camus), Sigfus Dadason (Saint John Perse), Thor Vilhjalmsson (Malraux), Sigurdur Palsson (Prévert, Binet), Pétur Gunnarsson (Flaubert, Proust, Perec, Levi-Strauss), Fridrik Rafnsson (Verne, Diderot, Kundera, Houellebecq), Solvi Bjorn Sveinsson (Baudelaire), Gudrun Vilmundardottir (Nothomb). Parmi les écrivains célèbres qui se sont rendus en Islande, on peut citer Jean-Paul Sartre, Daniele Sallenave, Alain Robbe-Grillet, Milan Kundera, Marie Darrieussecq, Emmanuel Carrere, Éric-Emmanuel Schmidt, Tahar Ben Jelloun et Michel Houellebecq.

Conclusion : l'amitié entre Français et Islandais, une histoire d'avenir

Olafur Ragnar Grimsson, président d'Islande.

Michel Rocard, ancien premier ministre de France.

La mer et la culture, voilà ce qui résonne au plus profond des Français et des Islandais, et qui les a réunis dans une amitié singulière, aujourd'hui concrétisée à la pointe de la modernité.
Qu'on en juge par les événements de la rentrée bilatérale 2014 : la pêche, le droit comparé, la littérature, le tourisme (vers la France), la géothermie, l'Arctique. Qu'on en juge par la qualité des institutions et des personnalités : le Président Grimsson accueillera l'ancien Premier ministre Michel Rocard à la tête d'une importante délégation au forum Arctic Circle, la Chambre de commerce de Paris a accueilli en 2013 la refondation de la Chambre de commerce bilatérale FRIS, les meilleures universités et institutions académiques (Orsay, la Sorbonne, le Muséum qui figure parmi les trois plus importantes institutions de ce type au monde, l'UPMC, l'EHESS, le Collège de France…), pour n'en mentionner que quelques-uns, ont engagé des actions en commun.

Dans la rude compétition internationale, les échanges commerciaux ont bondi de plus de quelque 20% à destination de l'Islande et de 25 % vers la France durant les six premiers mois de 2013. Rien qu'entre janvier et avril 2014, les importations de voitures françaises se sont accrues de 30 %. Après une interruption due à la crise, des journées commerciales françaises (cosmétiques, prêt à porter, alimentation, tourisme) ont à nouveau été organisées en 2013 dans un grand centre commercial de Reykjavik. Si les touristes français se pressent toujours plus nombreux en Islande, le ski, les terroirs viticoles, les festivals, el golf peuvent séduire des Islandais : la capitale islandaise accueillera un séminaire sur le tourisme en Rhône Alpes cet automne. L'innovation culturelle, touristique et technologique de l'Islande a été présentée à Paris à l'occasion de la visite de la ministre de l'Industrie Ragnheidur Elin Arnadottir en mai 2014. 29 entreprises françaises sont représentées en Islande, et une quinzaine de firmes islandaises font travailler, avec les emplois indirects, quelque 5.000 personnes en France.

Signe qui ne trompe pas, les relations politiques se développent à tous les niveaux. Au-delà des visites présidentielle et ministérielle, les échanges parlementaires sont réguliers (six visites) et la coopération à l'échelon locale ne se limite pas à entretenir les souvenirs : les échanges de jeunes, la coopération culturelle et éducative nourrissent les jumelages de Faskrudsfjordur et Gravelines, de Grundarfjordur et Paimpol. Isafjordur et Les Sables d'Olonne veulent élargir leurs relations, Binic en Bretagne et Patreksfjordur nouer des liens. La France a désormais trois consuls honoraires, à Akureyri, Egilsstadir, et, depuis cette année, à Isafjordur.

Un signe à Gravelines

Les échanges culturels, emblématiques de l'attachement réciproque des deux populations, se renouvellent. 60.000 Islandais - 1 sur 6 - ont vu le film 'Les intouchables », lancé lors du traditionnel Festival du Film francophone en 2012. Aux fêtes de la Francophonie, célébrées à travers le monde en mars, musiciens français et islandais font partager la joie de l'art ensemble à Harpa, à l'Université d'Islande. L'Orchestre de l'amitié France-Islande (FIFO) a été fondé en 2013 à Harpa par l'Orchestre philharmonique international de l'UNESCO et l'Orchestre de chambre de Reykjavik ; il se produira dans des formats variés. Le projet de dictionnaire en ligne islandais français et français islandais, en panne depuis 1995, a démarré en 2014, grâce à une subvention du Sénat. L'Alliance française, plus que centenaire, accueille désormais des élèves depuis la petite enfance jusqu'aux professionnels, notamment de l'administration et du tourisme, et lance un enseignement du français à distance au lycée de Grundarfjordur en 2014 – 2015, avec le projet d'étendre ce programme à d'autres localités. A la croisée du culturel et de l'économique s'est tenu, en mai 2014, le premier concours de chefs de cuisine accommodant des produits français.

Les Intouchables.

Le champ arctique a été désigné au plus haut niveau politique priorité scientifique, de même que la géothermie. S'y ajoutent les points forts traditionnels, à la pointe de la recherche internationale : la vulcanologie, les mathématiques, la littérature, la philosophie, le droit, les arts (le design en particulier).. 8 laboratoires d'excellence des deux pays sont sélectionnés tous les deux ans dans le cadre du programme Jules Verne. En médecine, la coopération entre la faculté de médecine d'Islande et le célèbre Institut Curie de cancérologie se conclura par un congrès international en 2015 à Reykjavik, avec d'autres laboratoire américains, britannique et danois.

Les symboles contemporains de l'amitié entre la France et l'Islande existent aux quatre coins de l'Islande. 2014 a été marquée par la restauration, par un chantier de jeunes, du cimetière de pêcheurs français à Thingeri, dans les fjords de l'ouest, et la création d'un Musée des pêcheurs français dans l'ancien hôpital français de Faskrudsfjordur, à l'autre bout du pays, magnifiquement réhabilité par Minjavernd, et qui a accueilli, pour son inauguration par le

Président Grimsson, l'exposition sur Kerguelen et l'Islande. L'ancien et le moderne se rejoignent, tels le périple de la goélette *La Belle Poule* autour de l'Islande en 2012, suivie en 2013 de l'escale de la première frégate de nouvelle génération *Aquitaine*.

Ouverture de l'hôpital français à Faskrudsfjordur le 26 juillet 2014. En partant de la gauche: Jean-Yves Chaisemartin, maire de Paimpol, Lionel Tardy, député français, Marc Bouteiller, ambassadeur de France en Islande, Olafur Ragnar Grimsson, président d'Islande. Ils tiennent entre eux une photo de la goélette *La Glycine,* la dernière à aller pêcher en Islande. Tout à droite, l'hôpital français.

Bibliographie

- Agnarsdottir, Anna. « The Historiography of the French Revolution in Iceland ». Extrait de *La Storia Della Storiografia Europea Sulla Rivoluzione Francese*. Rome : Istituto Storico Italiano per l'età moderna e contemporanea, 1990.

- Ambassade de France à Reykjavik. « Chambre de Commerce Franco-Islandaise ». Consulté le 8 juillet 2014. http://www.ambafrance-is.org/Chambre-de-Commerce-franco.

- Ambassade de France à Reykjavik. « L'Alliance Française de Reykjavik à Cent Ans». Consulté le 9 juillet 2014. http://www.ambafrance-is.org/L-Alliance-francaise-de-Reykjavik.

- Avril et Michel Quéméré. *Pêcheurs d'Islande*. Rennes: Ouest-France, 1984.

- Doutreleau Vanessa. *Mémoires d'Islande*. Langon : Atelier Des Brisants, 2011.

- France Diplomatie : Ministère Des Affaires Étrangères Et Du Développement International. « Accord de Coopération Culturelle et Scientifique entre le Gouvernement de la République Française et le Gouvernement de la République d'Islande ». Consulté le 11 juin 2014. http://www.diplomatie.gouv.fr/traites/affichetraite.do?accord=TRA19830051.

- France Diplomatie : Ministère Des Affaires Étrangères Et Du Développement International. « La France et l'Islande ». Consulté le 9 juillet 2014. http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/islande/la-france-et-l-islande.

- Gaimard, Joseph Paul. *Voyage en Islande et au Groënland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette La Recherche … dans le but de découvrir les traces de La Lilloise*. Paris : Arthus Bertrand Éditeur, 1850. Consulté le 20 mai 2014. http://books.google.fr.

- Hreinsson, Pétur. « La Première expédition scientifique étrangère en Islande ». BA diss. Université d'Islande, 2013.

- Iceland : The Official Gateway to Iceland. « Relations historiques franco-islandaises ». Consulté le 2 juin 2014. http://www.iceland.is/iceland-abroad/fr/culture/relations-historiques/.

- Johannesson, Alexander. *Menningarsamband Frakka Og Islendinga*. Reykjavik : Isafoldarprentsmidja, 1944.

- Johannesson, Gudni. *The History of Iceland*. Santa Barbara : Greenwood, 2013.

- Jonsson, Gisèle. *Les Relations Franco-Islandaises aux Dix-Neuvième Siècle. Tome 1 : L'expédition Gaimard*. Le Vigan : Imprimerie Clément, 2012.

- Jonsson, Gisèle. *Les Relations Franco-Islandaises aux Dix-Neuvième Siècle. Tome 2 : L'Expédition du Prince Napoléon le Voyage de la « Reine Hortense » 1856*. Le Vigan : Imprimerie Clément, 2012.

- De Kerguelen de Trémarec, Yves Joseph**.** *Relation d'un voyage dans la Mer du nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland: des Orcades & de Norwége; fait en 1767 & 1768 par M. Kerguélen de Trémarec, Lieutenant des Vaisseaux du Roi, de l'Académie Royale de Marine, Commandant les Frégates La Folle et l'Hirondelle*. Amsterdam et Leipzig : Arkstée & Merkus, 1772. Consulté le 8 avril 2014. http://books.google.fr.

- Marmier, Xavier. *Lettres sur l'Islande*. Bruxelles : Société Typographique Belge, 1837. Consulté le 20 mai 2014. http://books.google.fr.

- Mélis, Jean-Pierre. « La Perte de la Lilloise », *Neptunia* 273 (2014) : 4-11.

- Palmadottir, Elin. *Les pêcheurs français en Islande: trois siècles de campagnes : mythes et réalités*. Reykjavik: Mal og menning, 2005.

- Sallé, Michel. *L'Islande***.** Paris : Karthala, 2013.

- Service Historique de la Défense. « Références Historiques de la Présence Militaire Française en Islande ». Consulté le 5 mai 2014. http://www.servicehistorique.sgq.defense.gouv.fr/contenu/functions/dc/attached/FRSHD_PUB_00000250_dc/FRSHD_PUB_00000250_dc_att-FRSHD_PUB_00000250.pdf.

- De Verdun de la Crenne, Jean-René-Antoine. *Voyage fait par Ordre du Roi en 1771 et 1772, en Diverses Parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique; Pour Vérifier l'Utilité de Plusieurs Méthodes & Instruments, Servant à Déterminer la Latitude & la Longitude, tant du Vaisseau que des Côtes, Isles & Écueils qu'on reconnoît :Suivi de Recherches pour Rectifier les Cartes Hydrographiques*. Paris : Imprimerie Royale, 1778. Consulté le 12 juin 2014. http://books.google.fr.